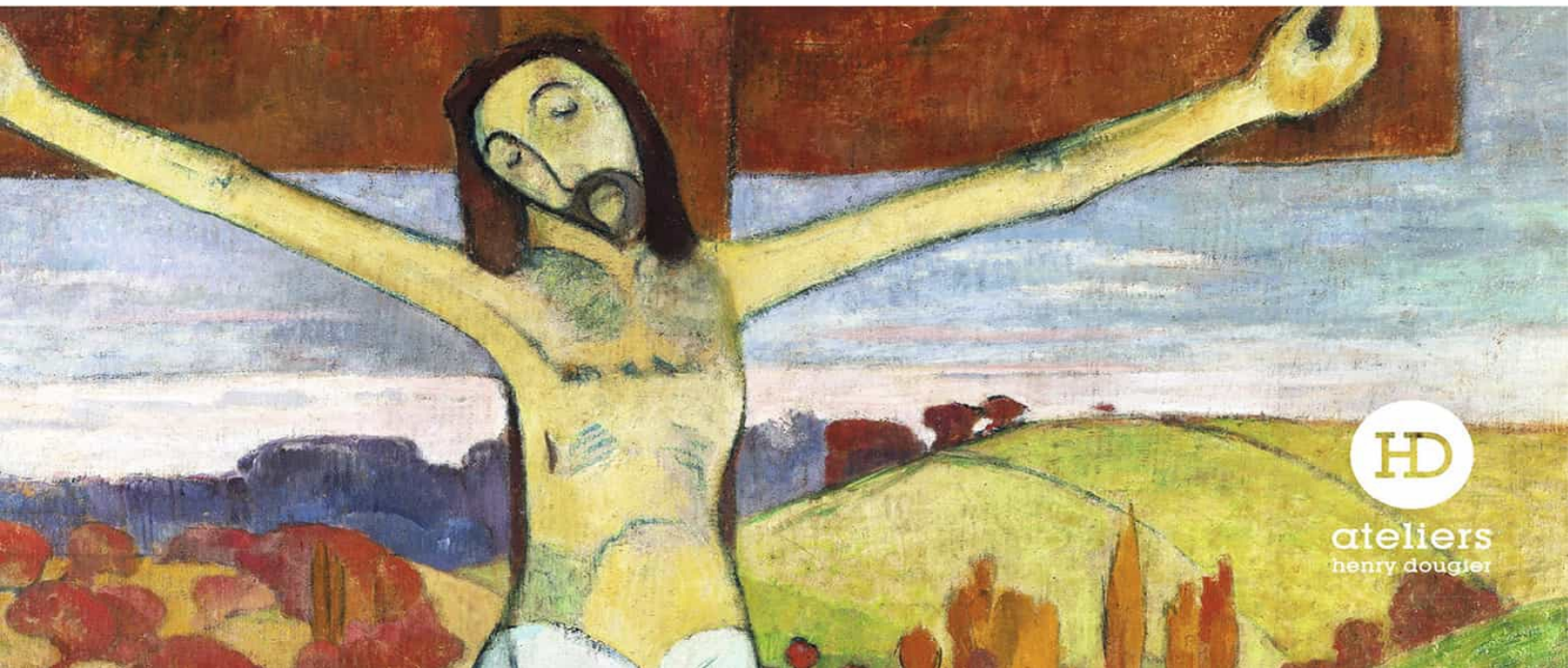


Marika Doux

un
message de
consolation
selon Gauguin

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry douglas

Marika Doux

un
message de
consolation
selon Gauguin

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers
henry dougier



Créée en 2014, la maison d'édition **les ateliers henry dougier** souhaite « raconter » la société contemporaine dans le monde, en donnant la parole aujourd'hui à des témoins souvent invisibles et inaudibles : peuples, régions, métiers, catégories sociales ou générationnelles parlent ici de leurs valeurs, de leur mémoire, de leur imaginaire, de leur créativité.

Notre objectif : briser les murs et les clichés.

Chaque titre de cette collection est également disponible en e-book.

Aux cœurs jumeaux

« Jésus, le type parfait. »

Paul Gauguin,
L'Église catholique et les temps modernes.

Sommaire

Page de titre

Dédicace

Avant-propos

1 - « Le cœur en désordre »

2 - « J'ai mis toutes mes forces dans la journée même, tel le lutteur qui ne remue son corps qu'au moment où il lutte »

3 - « La nature première revient sans cesse »

4 - « Le luxe d'artiste : l'amour des belles choses »

5 - « Personne n'est bon, personne n'est méchant ; tout le monde l'est semblablement et autrement »

6 - « Qui veut une consolation doit la chercher chez les simples, rejeter toute vanité »

7 - « Je me console en rêvant »

8 - « Je fais ce qui est en moi »

9 - « Soyez amoureuses vous serez heureuses »

10 - « Poursuivre ma voie »

11 - « Que voulez-vous de moi ? »

12 - « Quand on veut s'exprimer un peu mystérieusement par paraboles, trouver des formes »

13 - « Il faut beaucoup de patience et surtout d'obstination »

14 - « Toutes les bêtises sont excusables mais à plaindre »

15 - « C'est si peu de chose la vie d'un homme, et il y a cependant le temps de faire de grandes choses, morceaux de l'œuvre commune »

16 - « J'estime que la vie n'a de sens que si on la pratique volontairement »

17 - « Je vais tant bien que mal »

Regards croisés

Octave Mirbeau

Fernand Gauchot

Stéphane Mallarmé

Repères biographiques

Bibliographie succincte

Correspondance de Paul Gauguin

Écrits de Paul Gauguin

Autres références

Ouvrages ayant trait à la vie et à l'œuvre de Paul Gauguin

Œuvres littéraires mentionnées

Autres ouvrages

Index des œuvres citées - (par ordre d'apparition dans le texte)

Le roman d'un chef-d'œuvre

Titres à paraître

Collection

Copyright

AVANT-PROPOS

Paul Gauguin s'est toujours intéressé au divin.

Il suffit pour s'en convaincre de parcourir sa correspondance et ses écrits, ou encore de lire l'excellente biographie de David Haziot, *Gauguin*, Fayard, 2017, et le très beau livre de Christian Jamet, *Gauguin, les chemins de la spiritualité*, Cohen&Cohen, paru en février 2020.

Dans la production de ce peintre d'exception, *Le Christ jaune* occupe une place à part. À la différence de bon nombre de ses œuvres, Paul Gauguin n'en dit absolument rien. Le tableau est pourtant célèbre, et à bon droit, puisqu'il opère une petite révolution dans le traitement du genre qu'il s'est choisi.

L'originalité de l'image, sa puissance, comme le mystère de ce silence, ont fait naître la fiction ici proposée. C'est une histoire. Elle explore un Paul Gauguin possible, parmi tous les Paul Gauguin imaginables.

Comme ce peintre était aussi un écrivain – et quel écrivain ! –, ce « roman d'un chef-d'œuvre » ne pouvait pas ne pas lui emprunter certaines de ses formules. On les trouvera présentées en italiques dans le corps du texte et entre guillemets pour les titres des chapitres.

« LE CŒUR EN DÉSORDRE »

La tristesse n'aura pas ma peau. Je ne veux pas. J'emmerde les sentiments.

Je vais aller me promener. Faire une grande marche le long de la côte du Pouldu, frotter ma peau au sel marin, rincer au vent les chiures de peinture de mon veston, casser mon âme dans les vagues.

De Haan, à côté de moi, est en pleine nature morte. Il travaille. Absorbé. Inspiré. Le haut de sa chéchia tremble au bout de son corps malingre tandis qu'il pose de la couleur là, et puis ici. Un instant, son pinceau est comme mon pinceau. C'est moi qui peins cet énorme jambon, et ces oignons ronds comme des bonbons, c'est mon pinceau qui lisse le gras blanc, la viande fumée et grenat.

— Vous devriez faire pareil, Paul. Cela vous mettrait en appétit.

Je me contente de sourire. Le Hollandais se met à avoir ma forme d'humour.

Avec lui, pas besoin de parler.

Il a glissé un œil vers ce que je fais ou, plus exactement, vers ce que je fais et refais, et il a compris.

Toujours *Elle*.

Je n'en finis pas d'inventer des aventures à cette fille aux yeux plissés, au visage encadré par ses deux poings fermés, qui boude, médite, fait la tête... et sèche à présent devant moi dans des tons de gris et de vert. Elle est devenue un véritable personnage de ma peinture, et de ma vie. Ma muse, peut-être.

Ma boudeuse est souvent aussi triste que moi.

Aujourd'hui, elle regarde un tas de goémon gigantesque, gris et vert comme elle, qui semble prêt à l'écraser. Elle se raccroche à toute force au cadre de l'image, ses bras pliés sous son menton, fourches plantées au bord du tableau.

Moi aussi, je me raccroche.

À la peinture, à la création.

Je fais ce que je peux pour exister face à la montagne des maîtres qui m'ont précédé, comme elle fait face à sa montagne de goémon...

« Écrasement de l'âme devant l'obstacle du monde, et sourire de guingois », voilà comment je devrais intituler mon tableau !

Pourtant au tout début, il n'en a pas été ainsi.

Au tout début, cette fille, elle était pleine de vie. Et d'espérance.

La première fois qu'elle est entrée dans un de mes tableaux, elle s'est assise face aux fruits colorés que j'étais en train de peindre pêle-mêle – table, corbeille, coupe, assiette, vrac de poires, de pêches, de raisin, avec une seule pomme verte renversée. Et elle a souri. Gourmande. Sensuelle. Sûre du plaisir à venir. Sûre du jour. L'espérance des commencements dans les yeux. L'espérance de l'origine : tout a été fait pour soi, la vie permettra de manger tous les fruits un à un, rien ne sera confisqué. Le monde est à portée de main.

Ou, s'il faut choisir – et il faut choisir –, on choisira le meilleur fruit, c'est sûr.

Pour moi, c'est ainsi que tout commence. Au pied d'un arbre. Au beau milieu du paradis qu'est la vie. On naît, on grandit, on vit entouré de fruits. Il faudrait pouvoir cueillir sans se tromper...

Lueurs de l'aube à Orléans entrant partout par les vitraux de la chapelle du pensionnat. J'ai neuf ans. Le père Dupanloup se penche vers son auditoire, tandis qu'au-dessus de l'autel un Christ en croix monumental suspendu au plafond par un immense fil d'acier tombe du plafond comme une épée.

— Mes enfants, Ève n’a pas bien regardé. Elle a pris le fruit du Bien et du Mal... au lieu de prendre celui de la Vie éternelle ! Et voyez où nous en sommes ! Ève aurait dû se méfier. Sentir le piège. Mais non. Crac ! Elle cueille le mauvais fruit, et c’est la catastrophe... Comprenez-vous ce que nous dit le texte, mes petits enfants ? Il faut apprendre à voir. À bien voir. Sinon, on fait le mauvais choix. On se trompe de fruit. Et il reste sur l’estomac ! Bien voir et bien choisir, c’est le premier conseil que Dieu nous donne. Il faudra nous en souvenir...

En ce moment, beaucoup de scènes, de détails de ma vie passée me reviennent. De Haan prétend que c’est parce que j’ai passé la quarantaine. C’est trop facile. En moi, éparpillé un peu partout, il y a comme un puzzle, que j’essaie de reconstituer. J’ai fait tant de choses, déjà. Parcouru tant de kilomètres. Vu tant d’hommes, de sociétés, de civilisations. Cette variété me contraint. La bigarrure de ma vie. Je cherche à en assembler les images. Bien voir, bien choisir... C’est le début de tout. Mes pensées se collent à ma fille verte aux yeux plissés, qui s’engluie dans la contemplation du goémon. Bien voir. J’accomplis la première partie du programme. Pour le reste... J’ai appris des choses utiles dans ce Petit Séminaire où ma mère m’a placé dès notre retour du Pérou. Et j’y ai appris ces deux choses essentielles, dessiner, savoir être seul, qui seraient classées synonymes, si les dictionnaires étaient intelligents. Dans certaines circonstances, sans doute, l’Église peut avoir du bon.

La mer au loin s’éclaire à perte de vue.

C’est ce que j’aime dans cet atelier, la « perte de vue »...

D’un coup, entre deux claquements de nuages à la fenêtre, l’Iguane du Midi à crête rousse passe la tête, et la maison jaune se met debout à la croisée. Lumière coupante d’Arles au petit matin. Vincent Van Gogh me salue. Ses paroles battent comme deux grandes ailes :

— Bonjour, l’homme qui vient de loin et qui ira loin.

Vincent me fait visiter sa maison. L'atelier provençal, la cuisine, les chambres à l'étage. Il insiste de façon puérile sur le fauteuil qu'il a fait venir tout exprès.

— Pour vous.

Il parle beaucoup, s'agite.

— Aujourd'hui est un grand jour puisque vous êtes venu jusqu'à moi...

Un grand jour !

Machinalement, je tourne la tête vers le calendrier que nous avons suspendu dans notre atelier, Meijer de Haan et moi. Arles, Vincent, la maison jaune, c'était il y a un an. Aujourd'hui, nous sommes le mercredi 30 octobre 1889 et je me souviens : la boudeuse méditative, les fruits, l'Iguane. Mes bras ne font plus rien depuis un moment, et la mécanique de ma pauvre tête s'emballe... Pour me donner contenance, je feuillette mon carnet de croquis. De mes pages couvertes de dessins émergent les compositions qui, en ce moment, tentent de s'assembler dans mon imagination : le Christ au jardin des Oliviers, Calvaire breton, le Christ jaune. Mais leurs formes aussitôt apparues se recroquevillent, se rabougrissent, se dissolvent, et il n'en reste rien.

Partir me promener. Dare-dare. Avant que le monde lui-même s'anéantisse.

J'abandonne mon pinceau. Je jette un tissu sur ma toile. J'essuie mes mains dans un torchon.

Mon Macfarlane. Pas mon beau chapeau de cow-boy « Buffalo », il s'envolerait avec tout ce vent, mon béret rouge plutôt. Et ma canne de marche sculptée. Voilà.

Geste de la main à de Haan.

Je descends les deux étages.

Je suis dehors.

« J'AI MIS TOUTES MES FORCES DANS LA JOURNÉE
MÊME, TEL LE LUTTEUR QUI NE REMUE SON CORPS
QU'AU MOMENT OÙ IL LUTTE »

Le bruit cadencé de mon pas sur le chemin qui descend à la plage engourdit mon désarroi. L'endort. L'air passe sur ma face son linge humide. Le sel humecte et vrille mes lèvres sèches. Petite secousse de vie par tout le corps, et coup de bâton de l'horizon au cristallin de mes pupilles : j'entre dans le paysage. Je palpe le gris, le violet. Dans leur profondeur forcée, le tracé des rochers se déploie... Il suffit de regarder breton pour innover en peinture ! Pour pratiquer l'œil neuf.

Donner à la couleur *le ton sourd, mat et puissant* de mes sabots *qui résonnent sur ce sol de granit*, la faire chanter dans les lignes devenues des portées, voilà ce que je voudrais faire. Aller au simple. Retrouver le primitif. Et que tombent les écailles des yeux. Tout commence par la couleur et la ligne. La terre, le ciel, l'amour. Il faut remonter aux principes. C'est plus facile dans le pays d'ici. Où la terre s'arrache à la mer avec la force obstinée des enfantements cosmiques. Où les frontières et les limites, toujours chancelantes, se font, se défont, se refont sans cesse. Bretagne : pays où on renaît chaque jour et en entier ; c'est un rythme qui me convient. Pour l'heure, et jusqu'à la prochaine marée, le rivage abandonne la lutte. Il tremble devant les vagues qui déferlent les unes sur les autres à grand renfort d'écume, et se dérobe, tant bien que mal, à la gueule immense de la mer. Bruit de déglutition liquide montant des sables. Mon âme malade hâlée par le

reflux se laisse entraîner naïvement au large. Part se baigner seule sous le ciel d'orage. Attends ! Je descends les dunes en courant, mes sabots dans les mains. Mes pieds éclaboussent l'eau glacée. Mais il est trop tard. Il faut savoir laisser son âme dériver au loin.

Alors je remonte lourdement le sentier qui conduit au chemin de la falaise. Le vent secoue violemment les pans de mon manteau, tire les boucles de mes cheveux, ébouriffe mes paupières de tortue, taille des larmes dans mes yeux. Le vent me sculpte. M'épure. Je suis un morceau de bois qu'il burine entre ses mains. Je deviens une œuvre du vent. Il sait mieux créer que moi.

Sur le pont du *Luzitano*, du *Chili* ou du *Desaix*, quand j'étais « marin sur la mer », comme on dit, c'est le vent qui m'a appris à sculpter. J'aurais dû en rester là. Ne pas me mêler de peinture. Une femme. Cinq enfants. Emile, Aline, Clovis, Jean-René, Pola, et Mette, leur mère. Ce n'est pas rien. Cela aurait dû être tout.

L'art m'a emporté. Comme cet éclair sur l'océan. Déchirant tout. Éclairant tout.

Me transperçant le cœur de son grand fleuret qu'aucune main d'homme, de femme, d'enfant ne pourra retirer. Tout pour l'art. Et cette évidence :

« je veux peindre tous les jours »... Je peins tous les jours.

Et je n'ai pas vu ma famille depuis deux ans. Je mendie chaque mois des nouvelles à Mette, qui écrit peu – dame, c'est que le Danemark n'est pas tout près, et que le papier coûte cher !

Je peins tous les jours.

Et je dois vivre, et tenter de faire vivre avec ce que je gagne. Soit, depuis juin, la somme des deux toiles vendues galerie Goupil... La pension Gloanec, à Pont-Aven, à un franc par jour, est devenue trop chère pour ma bourse. C'est Meijer de Haan qui paie pour moi au Pouldu chez Marie Henry en échange des cours de peinture que je lui donne. Maître en peinture et maître de la dèche, voilà ce que je suis.

Je peins tous les jours.

Et la dernière exposition que nous avons faite, mes amis et moi, Café Volpini, où notre groupe « impressionniste et synthétiste » a donné ce qu'il a de meilleur – et pourtant de moins surprenant, pour ne pas effrayer le bourgeois aux yeux rétrécis –, est passée totalement inaperçue.

Je peins tous les jours.

Et la comtesse qui s'était ici amourachée de moi m'avait promis contacts, relations, commandes, ne donne plus signe de vie depuis qu'elle est retournée à Paris.

Je peins tous les jours. Et en ce moment : même pas.

Mon regard glisse sur le liseré des falaises, et luge dans un paysage intérieur où l'écume se transforme en neige. Fracas de blanc au dedans. De blanc pur, sans lumière aucune. Pourquoi ai-je posé les choix que j'ai posés ? Tout a un goût de fiel. Je bois à une éponge gorgée de vinaigre. Je suis un Christ qui ne comprend pas sa croix.

Mais il faut comprendre.

Alors, les yeux rivés au sol, je ramasse mes pas.

Je parcours ma vie à l'envers.

« LA NATURE PREMIÈRE REVIENT SANS CESSER »

Pendant dix ans, j'ai été bon père, bon amant, bon mari. Un courtier en Bourse réputé même, qui a rapidement fait de belles affaires chez Bertin. Un homme reconnu, dont on a recherché les conseils, les avis. Mette est heureuse. Confort, aisance, robes, dentelles, bottines, chapeaux. Elle profite de l'opulence dont elle a toujours rêvé. Mette dépense sans compter. Elle a une bonne et des enfants. Et l'assurance des femmes établies. Elle est sûre d'avoir fait un beau mariage. J'ai son sourire et ses grâces. Je roule en fiacre. Je m'habille avec élégance... Je ne peux pas imaginer le krach qui viendra, ni l'effondrement de l'entreprise où je travaille, je ne peux pas imaginer que je porterai un jour des sabots ! Le soir, au lieu de sortir au bistrot et d'aller voir les filles, ce qui est la coutume de la plupart des hommes que je côtoie, je suis heureux de rentrer chez moi. De voir ma maisonnée. Et de peindre.

Peindre est ma demeure, ma vraie demeure, mais je suis seul alors à le savoir.

Le dessin, appris à la pension Loriol après le Petit Séminaire, qui était censé me préparer à l'École navale – un officier de marine qui n'est pas un merdeux doit savoir dessiner –, ne me suffit plus. Il me faut les couleurs, les matières, les odeurs, les gestes amples, le corps à corps avec la toile. Je m'y lance, comme je me suis lancé dans le mariage, sans retour.

Quand tout cela a-t-il commencé, au juste ?

En décembre 1867, date qui constitue ma rencontre adulte avec l'art, même si je n'ai pas encore mis sac à terre pour de bon, même si je n'en ai pas

tout à fait fini avec ma vie de vagabond des mers. Cette rencontre, elle se fait dans des circonstances particulières. J'ai dix-neuf ans et demi, et ma mère est morte depuis cinq mois – j'ai appris son décès lors d'une escale à la Martinique. Quand je peux enfin retourner à Paris, je rentre chez mon tuteur. Il a été désigné comme tel par ma mère devant notaire. Il doit s'occuper de ma sœur, Marie, et de moi, jusqu'à ma majorité. Son nom est Gustave Arosa. Il est riche, cultivé et collectionneur. Il possède des Corot, des Delacroix, des Jonkind, des Pissarro, et de très belles photographies. Il est l'ami de Nadar, le photographe, qui est l'ami des impressionnistes. Arosa n'est pas un étranger. Il a fréquenté notre maison assidûment, nous a offert des cadeaux à ma sœur et moi quand nous étions enfants. Mais c'est la première fois que je séjourne chez lui. Arosa, sa barbe, son accent de Bagnères-de-Bigorre qui charrie les pierres de l'Adour, sa femme – une matrone –, ses enfants.

Entre leurs murs, je goûte le réconfort d'un univers où chaque chose a une place à elle. Une place claire, une place propre. Une belle place, enfin. Les nombreux tableaux qui ornent la demeure ouvrent des chemins dans les murs. Je pars souvent les explorer. J'ai besoin de ces promenades mentales. De plus en plus. Je reste chez les Arosa pendant tout un mois. Le temps de faire certaines formalités concernant mon héritage. Il y a beaucoup de documents à lire, d'innombrables papiers officiels. Parmi eux, la confirmation de ce que j'avais entendu dire. Mais confusément. Mais à peu près. Ma grand-mère maternelle, Flora – la féministe, la révolutionnaire –, a bel et bien intenté deux procès à son mari, André Chazal. Le premier pour inceste sur la personne de leur fille Aline, ma mère. Le second pour tentative de meurtre sur sa personne à elle, Flora. Chazal a tiré un coup de pistolet dans la poitrine de ma grand-mère. Elle a survécu, assez miraculeusement, mais la balle reste fichée dans sa poitrine pour toujours.

Je ne sais pas au juste ce que cela me fait, ces secrets divulgués tout d'un coup, cette violence abominable, ces affaires. Effroi ?... Pas seulement. La preuve d'une faillite. D'un manquement. Ma faillite. Mon manquement. La

preuve, déjà, que je ne suis pas comme j'aurais dû être. J'aurais aimé pouvoir opposer à ces découvertes sordides le souvenir d'un petit garçon modèle, héroïque, protecteur. Qui aurait adouci la vie de sa mère, racheté son honneur sans le savoir parce qu'il se serait comporté toujours en chevalier servant volant au secours de sa dame... Au lieu de ça, je me heurte à une image de moi que j'exècre, celle d'un enfant qui fugue, au Pérou, en France, à Orléans, à Lima, celle d'un enfant désagréable, qui trépigne, jette du sable partout, et ose commenter en s'en délectant : « Bébé est méchant ». Un enfant *taillé pour n'avoir aucun cœur, être méchant, grièche*. Moi. Le choc de toutes ces révélations est rude, et l'art ma consolation. Je vais me planter devant un Degas, quand je n'en peux plus de cette « succession », et j'oublie tout. J'oublie aussi, par exemple, que, dans son testament, ma mère écrit que son « cher fils... a su si peu se faire aimer de tous ses amis qu'il va se retrouver bien abandonné »... Cette phrase, au moment où je la lis, me fait l'effet d'une prophétie implacable, funeste, qui se réalisera quoi que je tente. La prophétie d'une vie fixée, clouée d'avance.

Elle se trompe pourtant, ma mère. Elle ne voit pas les choses telles qu'elles sont. Car *abandonné*, je le suis déjà depuis longtemps. Depuis l'origine, même.

Mon père est mort à Port-Famine en 1850 alors que je n'ai que seize mois, *abandonné* est ma condition naturelle. Et tandis que je séjourne chez Arosa, que je repense à tout cela, à mon passé de même pas vingt années, je suis heureux le soir à dîner d'entendre parler de peinture ou de rencontrer Pissarro auquel je parle de mes voyages. Il me sourit, et me confie comme un trésor :

— Un tableau est un ailleurs à portée d'œil, mon jeune ami.

Cette parole me touche, me plonge dans une de ces rêveries que j'affectionne.

— Un ailleurs portatif... C'est bien pratique.

Port-Famine, sur la route de l'or et du Pérou... Que diable allions-nous faire là-bas ? Sacrifier à la mythologie familiale ? À la mythologie des Tristan, qui est le nom de baptême de ma grand-mère maternelle, Flora ?

Ce nom, elle a obtenu juridiquement que ses enfants puissent s'en servir en lieu et place du nom honni de son dégénéré de mari. Tristan, cependant, n'annonce pas un destin facile. Et si on lui accole Famine, encore moins ! Je viens de tout cela. Et si j'acceptais de regarder les mots pour ce qu'ils disent, je ne devrais plus m'étonner de rien. Ni de ma pauvreté, ni de mon infortune. *Tristan, Famine...* Mais les Tristan, c'est aussi le Pérou, et un mandat confié à la famille par mes ancêtres espagnols : partir ailleurs pour tout recommencer, tout changer, et gagner la gloire, la fortune. Tristan, dans notre histoire, signifie aussi : conquistador. À dix-neuf ans et demi, chez Arosa, je commence donc à entrevoir mon destin, Paul Tristan Gauguin, Paul Famine Conquistador, comme on voudra, l'homme de la faim, de la tristesse et de l'ailleurs, l'homme de la conquête aussi. Et cette conquête sera la peinture.

Dans les pas que je ramasse sur mon chemin, il y a le palais de Lima, la couleur vert sombre, l'ocre mat du Pérou, notre petite bonne transportant le tapis de prière à l'église, l'œil de ma mère clignant sous sa mantille. Pio Tristan, mon grand-oncle, martial et souriant, mais qui meurt lui aussi alors que j'ai sept ans... adieu fortune, adieu Pérou ! Il y a beaucoup d'adieux dans ma vie... Et puis mon oncle Isidore le généreux, le frère de mon père, le toujours vivant. Il m'apprend le français en me lisant Jean-Jacques Rousseau.

— C'est la civilisation qui corrompt l'homme, petit Paul. Mais n'aie crainte : l'homme est perfectible.

Je veux y croire. Je veux le croire, surtout quand l'héritage de la violence et la honte reviennent me harceler. L'homme est perfectible, oui, et si du Sauvage vit en moi, je veux, je choisis le Sauvage brut, l'Indien et l'Inca. Pas la sauvagerie dénaturée du petit-bourgeois qui hait les femmes, et les traite comme des objets. Dans mes veines coule à flots le sang de Montezuma, le dernier roi aztèque, ce sont les serviteurs du palais, là-bas, qui me l'ont dit, à

Arequipa, au Pérou. Et ce sang me protège de la civilisation, qui est pourrie. N'en déplaise à ceux que je gêne : je suis sauvage et aristo, l'homme est perfectible, et *noblesse oblige*.

C'est difficile de s'orienter. De m'orienter.

Quand je ramasse un pas, je m'aperçois qu'il y en a mille tout autour. Je croyais pouvoir tenir mes souvenirs, mais ce sont mes souvenirs qui me tiennent. Ils naviguent dans ma mémoire, sans ordre, sans feuille de route. Je me fais l'effet d'un bateau ivre balloté par le vent qui hurle sous un ciel clos, cloué d'images.

Ma canne vient de riper contre un caillou du sentier. Ma belle canne toute sculptée, qui me permet de caresser les seins d'une femme tout en marchant... Les seins d'Ève, évidemment. Puisqu'un joli serpent s'enroule le long de mon bâton. De sa gueule ouverte, il menace la mère de tous les Vivants, qui ressemble à ces femmes lourdes d'amour que j'ai vues à la Martinique. À l'arrière du pommeau, je fais coulisser la semelle d'un petit sabot que j'ai sculpté aussi. Un clapet s'ouvre. J'enfonce mon doigt dans la cachette. Délice de la sensation du chaud et du froid réunis, dans ce bois poli à merveille et très doux. J'y prends un peu de tabac à priser. C'est le moment de faire une pause. De marquer une station.

L'ambre de l'horizon est monté d'un ton, et l'indigo chavire là-bas, derrière, sur la maison du Pen Du. L'orage se rapproche.

— *Demat !*

Je sursaute.

Les deux petites de chez Bellanec viennent de surgir comme deux diablasses de la boîte de la falaise. Leur salutation est lancée comme à regret, et elles s'arrêtent net devant moi, apeurées, sans engager la conversation, comme c'est l'usage pourtant en pays breton.

Les deux gamines passent souvent sous les fenêtres de notre atelier. Elles vont chercher du goémon, glaner du bois, ou des huîtres sur la plage et dans les rochers.

Elles portent la coiffe noire de tous les jours des filles d'ici. Leur mise est des plus simples, mais leur jeunesse, leur simplicité leur donnent une beauté rugueuse qui me plaît. La cadette n'a pas l'air d'être contente de me voir. Elle fronce des sourcils très noirs sur des joues vermillon, et se colle à sa sœur qui me coule un regard faussement indifférent, ses mains plaquées devant son tablier, et l'index et le majeur gauches fourrés dans sa poche.

— Bonjour mesdemoiselles.

Comme elles restent immobiles, et tout essoufflées – elles ont dû monter en courant la rude pente de la falaise –, j'en profite pour prendre mon carnet, esquisser leur expression, leur attitude.

— Vous permettez ?

Elles ont les pieds nus, les orteils arc-boutés sur le sol, rentrés en dedans.

On dirait vraiment que je les ai prises en faute. Tandis que je les dessine, je leur parle de tout et de rien. Je n'ai même pas un sou à leur donner, je le regrette. Je sais qu'elles sont pauvres, plus pauvres que moi encore. L'aînée me répond enfin dans un français qui peine à trouver ses mots :

— Il y a Yannick avec nous. Il va être là.

Elle rougit beaucoup en disant cela, si bien que je ne sais plus si c'est moi qui leur pose problème ou le fait que j'aie été là, à ce moment précis, tandis qu'elles couraient dans les rochers. Je dis :

— Vous êtes bien accompagnées, donc. Mais il va falloir vous dépêcher pour retourner à Kerzellec. L'orage va éclater d'un instant à l'autre.

— Yannick dit qu'on a le temps. J'ai foi.

La plus grande a un coup de menton fier et décidé. Ses joues sont marbrées de rouge.

— *Kenavo !*

Elle part au grand galop en tirant sa sœur par la main.

Je ne vais pas attendre Yannick. Ni qui que ce soit. Moi aussi je sais lire le ciel, je suis aussi marin que ce garçon. Je vais me hâter. Je veux arriver à Saint-Julien avant l'averse. Je remets mon carnet dans la poche intérieure de

mon Macfarlane que j'y ai fait coudre tout exprès. Je suis content de mon esquisse. C'est déjà ça.

Je laisse le mât Fénoux, même si on me fait de grands signes pour que je m'y arrête avant que la pluie ne déverse, j'avance.

Où en étais-je ? Quel pas dois-je ramasser ?

Dans ma presse, je trébuche. Un sale caillou, qui m'a déséquilibré. Pour un peu, je me retrouvais tout en bas, désarticulé. Plus de Paul Tristan Gauguin !

Cela fait deux fois que je chancelle.

Une autre encore, et le Golgotha ne sera plus loin.

Ça y est : la pluie crépite à grosses gouttes. C'est un soulagement. Tant pis, je vais me laisser tremper. J'enlève mon béret. Je laisse l'eau couler sur mon visage, les yeux fermés, comme mort, la tête posée sur l'oreiller du vent. Je sens les gouttes tracer des rigoles sur ma peau, s'accrocher à ma moustache, tenter de pénétrer sa broussaille, remplir mes lèvres de petits baisers.

Image intérieure d'un vase que j'ai fait il y a quelques semaines, ma tête coupée, ensanglantée, où je suis tout à fait sauvage : le sauvage se lave à grande eau.

« LE LUXE D'ARTISTE : L'AMOUR DES BELLES
CHOSSES »

Jappement. Puis le contact d'une langue sur ma main droite. J'ouvre les yeux.

C'est Bihan. Le petit chien se met à sauter autour de moi. À le voir ainsi, dégoulinant, je n'ai plus aucun doute sur l'aspect que je dois avoir. Si Bihan est là, c'est que Madeleine Delorme ne doit pas être loin. Je tourne la tête.

La voilà, en effet, qui court vers la ferme des Nevez.

— Paul ! Bihan ! Venez !

Elle rit sous le ciel noir et mauve. Le bout de dentelle qu'elle porte aux poignets et au cou est blanc électrique, les cheveux roux de son chignon défait pendent comme des serpents luisants et tendres sur son corsage.

Elle est la fée Morgane du paradis.

Je suis Merlin.

Nous sommes attablés devant un grand feu qui crache, craque, jure, tempête, rivalise de bruit avec la pluie. Bihan surveille le corsage de sa maîtresse qui sèche, délicatement posé sur le dos d'une chaise, avec son gilet, ses bas, sa jupe. Annwenn, la maîtresse de maison, lui a prêté des vêtements qui sont un peu amples pour elle. Tout à côté, mon Macfarlane ressemble à un gros ours écorché, affalé sur de la paille. Les odeurs des tissus, de la laine, du poil de chien et des bûches vibrent un ton jaune qui trinque avec le verre de *chug ferv*, le « jus féroce », que la patronne de la maison nous a offert en signe d'amitié.

— « Ferv » comme fervent ?

Ma voix est moqueuse, provocatrice.

— En Bretagne, tout est fervent...

Douce et grave, Madeleine me fait le coup des yeux noirs qui remontent des enfers et se plantent, tout clairs, dans les yeux d'en face. Quoi que je dise, je ne la contreviens jamais.

— Cet alcool est fait avec du miel, Paul. Mais la façon de le récolter est si brutale que des abeilles mortes ne peuvent manquer de venir s'y mélanger. C'est « féroce » parce que ça contient du venin.

— Surtout, ça vous évitera d'attraper froid, tranche notre hôteesse d'un ton bourru. Qu'est-ce qu'elle dirait, Marie Henry, si je lui renvoyais un de ses peintres poitrinaire ?

Annwenn s'active. Elle termine la soupe pour le retour de ses hommes qui sont partis chez Boulén, le quincailler de Guidel. De l'eau avec du lard mêlée d'herbes et de légumes bout déjà dans l'âtre, dont le foyer surélevé forme comme un muret de pierres bien assemblées. Je ne dis rien. Madeleine non plus. On sèche...

La ferme est modeste. Sol de terre battue, lit clos auquel on accède par un coffre sans doute rempli de linge, deux armoires, un vaisselier, avec au plafond divers ustensiles et, voisinant avec le jambon, un objet qu'on ne voit qu'ici, un porte-cuillers de bois sculpté qui ressemble à un candélabre. Sur l'étagère de la hotte et le manteau de la cheminée, soigneusement encadrées, des images pieuses. Annwenn et moi, nous avons les mêmes goûts, et le même fournisseur : *Le Journal illustré*, et Épinal ! Je reconnais le Christ en croix que j'ai dans ma chambre, avec une image de la Vierge Marie ouvrant son vêtement sur un cœur gros comme une pomme d'amour vernie de caramel. Il faut que je remercie cette femme qui nous accueille. Je choisis dans mon carnet de croquis une page pas trop humide, et je la dessine, elle, Annwenn, la patronne, dans sa maison. Madeleine me regarde faire. Tourne la tête vers le feu quand des flammes pétaradent.

Au bout d'un moment, je lui montre mon travail. Elle hoche la tête.

— Annwenn, viens voir.

Annwenn approche, méfiante. Elle dit :

— Marie-Angélique Satre m’a raconté que vous aviez fait son portrait, et qu’elle n’en a pas voulu : c’est une horreur...

— La Belle Angèle n’y connaît rien, et elle s’en mordra les doigts. Degas, un ami à moi, un peintre célèbre, veut me l’acheter. Il le trouve très réussi, alors... des goûts et des couleurs comme on dit... J’espère que ceci vous satisfera...

Je lui tends mon dessin d’un air assuré, mais en fait j’ai peur qu’elle le refuse.

— Prends-le, intervient Madeleine. Fais-le encadrer. Ça vaudra cher plus tard, tu verras. Marie-Angélique est une sotte.

Annwenn prend le bout de papier avec précaution. Regarde.

— Ah ça par exemple ! Pourquoi vous m’avez fait les mains jointes, comme en prière ? Le curé va pas être d’accord. Ma parole, prier en cuisine, tsss...

Tout en grommelant, elle le pose quand même sur une des étagères de son vaisselier, bien en vue – mais elle le jettera peut-être une fois que j’aurai le dos tourné, j’ai vu tant de monde agir ainsi dans ce pays.

Le silence s’installe à nouveau. On n’entend plus que le bruit du feu et celui de l’averse dans la cheminée. Combat des contraires, comme toujours. Mon cœur me pèse.

— Le tableau pour lequel j’ai posé, Paul, a-t-il plu ?

Madeleine s’est tournée vers moi comme si elle acceptait de se réveiller.

Quand elle dit mon prénom, j’ai toujours l’impression que c’est une note de musique : « Paul », *sol* !

— Le tableau que j’ai intitulé *Ondine* ou *Dans les vagues*, vous voulez dire ?

— Je crois que c’était ce titre, oui...

— Non ! Bien sûr que non ! Une mer verte, des cheveux roux... Une femme de dos qui met son poing dans sa bouche... Ça n'a pas été compris.

— Dommage. Je les trouvais belles, les couleurs, moi. Et le dessin, aussi. Madeleine me regarde. Éclat de lame de ses yeux bleus.

— Je me permets de vous rappeler quand même que vous n'en avez vu qu'une aquarelle. L'huile, je l'ai faite à Paris, ce printemps. En beaucoup plus grand. Le vert a d'autant plus surpris. "Pas réaliste", tel a été le verdict... Car il faut toujours sacrifier à la sacro-sainte réalité, n'est-ce pas ?! Le roux de vos cheveux, que j'ai travaillé dans un ton orangé vif, a suscité la même incompréhension. Il a... scandalisé.

— Le roux scandalise toujours. J'en sais quelque chose, vous savez. On m'a beaucoup montrée du doigt quand j'étais petite. Le roux, c'est la couleur du diable, soi-disant...

— Du diable... Et de la trahison. Ce qui n'est pas mieux. En peinture, Judas est presque toujours représenté avec des cheveux roux.

— Et vous donnez à Ondine des cheveux de cette couleur ?... Qui s'apprête-t-elle à trahir, votre créature de la mer ?

— Madeleine est mécontente tout à coup, presque en colère.

— Pour moi, Ondine, c'est une Ève de la mer. Belle, sensuelle...

— Sensuelle ? On ne dirait pas. Tenir sa main enfoncée dans la bouche comme un bâillon, ça n'a rien d'agréable. On dirait que cette femme se retient de crier... D'ailleurs, vous me répétiez sans cesse : « Pensez à une mer glacée. Vous êtes nue dans les vagues, une sensation de froid vous saisit, vous portez le poing à votre bouche... » Je n'y ai rien compris.

— Il fallait bien vous donner quelque chose à imaginer. La question, de toute façon, n'est pas de comprendre mais de ressentir. Mon Ondine est en train de tomber. C'est une chute que je décris... La Chute, version Gauguin. Ève tombe. La mer devient verte, Ève-Ondine, pleine d'effroi, met son poing dans la bouche parce qu'elle regrette d'avoir mangé le fruit défendu... C'est un geste souvenir. Quand elle tombe, elle comprend ce qui va arriver.

— C'est-à-dire ?

— Que le plaisir ne sera plus jamais comme avant. Que le plaisir absolu et innocent est fini, perdu, terminé. Et avec lui, l'idéal et les rêves. Tomber, c'est perdre. Mon Ondine n'est pas une naïade à exciter le bourgeois. Il y a quelque chose de douloureux en elle... Un drame se joue dans cette chute, dans cette perte. Mais pour continuer à espérer quand même, il y a l'eau, la vie, son mouvement...

Madeleine me regarde, interloquée. Les yeux écarquillés, elle cherche à me rejoindre. Elle a du mal. Elle n'y parvient pas. Je reste seul avec Ondine dans une mer où le monde bascule. J'ai l'impression que ma toile se déchire. Je sens monter en moi un grand désarroi. J'ai besoin de Madeleine. Qu'elle m'accueille. Ou du moins qu'elle essaie.

Alors je veux réparer, raccommoder, remailler. Notre dialogue. La conversation. Je veux rattraper notre échange. Procéder entre nous comme je le fais quand je rattrape les couleurs d'une toile. Quand je fixe sur la face peinte du tableau *du papier avec de la colle de pâte*, que j'en repasse l'envers *au fer demi-chaud avec le plus de pression possible*, et que j'enlève enfin le papier fixé sur le devant *avec le doigt mouillé*. Alors, les couleurs ne sont plus écaillées. Tout est remis à sa place. *J'ai réparé comme cela un Van Gogh*. C'est ce que je veux faire avec Madeleine. Avec sa voix, avec son regard. Recoller, remailler, raccommoder. Mais avec les gens, en fait, je ne sais pas m'y prendre. Avec les femmes en particulier. Surtout celles qui me plaisent. Alors, parce que je n'arrive à rien réparer du tout, parce que je ne vois pas quoi dire, je lance un peu fort, comme on jette une bouteille à la mer :

— Merci d'avoir posé nue, d'ailleurs.

Bruit de cymbale dans la pièce qui vient ponctuer ce remerciement ridicule. Annwenn vient de taper une assiette en fer blanc contre une marmite. Elle verse dans une écuelle un étrange brouet. Se retourne vers moi.

Ouvre la bouche. Va pour parler. Se ravise. Et se dirige avec la gamelle vers Bihan.

— Tiens, le chien !

En passant, elle heurte Madeleine à qui je chuchote tout bas :

— La gamelle, elle a bien failli me l'apporter...

Madeleine rit silencieusement. Secoue ses cheveux qui ondulent comme mille brindilles de cuivre, si bien que j'aperçois la peau nacrée de son cou, blancheur rosée plus blanche que la blancheur propre et nette de la chemise prêtée par Annwenn. Maintenant que son corps est réchauffé, un léger parfum de chèvre-feuille soufré roule de sa chair jusqu'à moi. Je fixe ses lèvres pleines, le battement des ailes de son nez, et le duvet blond de ses joues. Je crois un instant qu'elle va se métamorphoser. En lumière, en oiseau.

— De rien, Paul. Il ne faut pas avoir honte de ce que Dieu a créé.

Je suis sûr que Madeleine a prononcé ces paroles à voix haute et claire à l'attention de notre hôtesse. Si Madeleine ne connaissait pas aussi bien les plantes qui guérissent, les gens d'ici la persécuteraient, elle et ses cheveux roux, elle et sa nudité simple, naturelle. Elle, une presque sorcière. Mais elle les soigne. Elle soigne leurs bêtes surtout, elle les sauve, quand plus rien ne semble pouvoir sauver, elle, la fille du métayer qui porte toujours une petite croix d'or autour du cou.

La pluie continue de tomber mais moins dru, la lumière s'éclaircit d'un ton.

Alors je raconte à Madeleine que je l'ai mise dans un autre tableau où elle apparaît deux fois, où elle incarne *La Vie et la Mort* sous la forme de deux femmes côte à côte, et que je l'ai dessinée encore en *Ève bretonne*, nue, les jambes repliées, comme une momie inca, j'en ai vu tant au Pérou, et à l'Exposition universelle aussi.

— Vous êtes fou, Paul...

Comme elle a dit cela ! Avec quelle tendresse...

— C'est ce que certains prétendent. Moi, je ne crois pas. Enfin, pas plus qu'un autre.

— La Chute. La Vie. La Mort. Des femmes qui crient ou qui tombent. Et la Joie, et la Résurrection, vous connaissez ?

Madeleine se renverse en arrière en lançant ses bras en l'air comme si elle s'étirait. La pointe de ses seins me transperce. Je pense à la prendre là, à même la table. Je sens son goût de lait se mêler à celui de l'alcool de miel. Mon souffle est court. Je la fixe. Sa bouche s'ouvre. Pas de cri. Des dents comme des perles d'ivoire. Un puits rose. Je veux : m'oublier à l'intérieur, m'engloutir dans sa profondeur, mourir au seuil secret de l'origine.

— Paul ? Tout va bien ?

Madeleine me parle comme à un enfant. Je baisse mes yeux. Il faut revenir. J'articule péniblement :

— Je ne peins pas tant que ça ces jours-ci.

— Et pourquoi ?

— *On n'est bien qu'en soi, et en ce moment je me dégoûte.*

— À ce point ?... Vraiment, vous ne faites rien ?

— Je sculpte. Un grand panneau de tilleul. Il a pour titre : *Soyez amoureuses vous serez heureuses...*

— Ça, c'est un programme !

— Ne vous emballez pas. Ce n'est pas ce que vous croyez. Le titre est ironique... Être amoureux ne m'a jamais porté chance.

— Mais on n'aime pas pour avoir de la chance, Paul. On aime pour aimer.

— Et ça fait mal.

— C'est comme ça.

— Je le sais plus que vous ne le pensez. Dans cette sculpture, je me suis représenté en satyre. Ça me va bien, n'est-ce pas ? J'attrape le bras d'une femme. Comme ça.

Je joins mon geste à la parole.

— Je vous fais peur ?

— Il m'en faudrait plus que ça. N'oubliez pas que je connais bien des sortilèges... Voulez-vous que je vous donne un breuvage d'amour ? Vous me semblez en avoir besoin. Cela vous éviterait d'être jaloux. D'un ami, qui plus est. Le bruit court que vous êtes malade de ne pas avoir eu Marie Henry...

— Moi, jaloux de Meijer de Haan ? Ce n'est pas mon genre ! Je suis un être simple, Madeleine. Je tente ma chance. Si ça ne marche pas, tant pis. Je n'insiste pas. Je ne me désole pas non plus. J'estime qu'en ayant tenté ma chance j'ai fait ce que j'avais à faire. J'ai honoré la vie en moi. Honoré en moi la présence du désir. C'est important ça, le désir... Pour le reste, je respecte trop ma liberté pour regretter celle des autres. Donc merci, pas de breuvage d'amour. Le Hollandais et la Poupée vont très bien ensemble. Dans ces cas-là, c'est sacré. Mais, dites-moi, on s'occupe beaucoup de ce que nous faisons à la Buvette de la plage, on dirait...

— Il faut excuser. On n'a pas beaucoup de distractions, ici.

— Alors je vais vous en fournir une. Au moins à vous personnellement. Qui fera jaser dans les chaumières. Une petite distraction de scandale... Accepteriez-vous de poser nue pour moi à nouveau ? J'ai un morceau de chêne rectangulaire qui n'est pas mal. Et j'ai bien envie d'y sculpter... des Ondines. C'est une manie, que voulez-vous. Je vous montrerai mon travail une fois terminé, puisque ça a l'air de vous intéresser. Je vous paierai.

— Je n'ai pas besoin de votre argent. Vous m'offrirez plutôt une de vos œuvres. Mais il y aura une condition : je ne veux poser nue que pour vous. Pas devant l'autre homme.

— Pas devant Meijer ? Il n'y a pas plus courtois que lui... Mais soit. Je vais essayer de m'organiser. Il y a un apprentis à côté de chez Marie Henry. Je vais lui demander l'autorisation de l'aménager en atelier. Il me faudra à peine quelques jours. Vous viendrez mercredi prochain. Ça vous va ?

— Si vite que ça ?

Madeleine courbe les épaules, monte ses mains à son visage. Sur ses lèvres, l'expression de ma boudeuse exactement.

— Soit. Je viendrai mercredi.

Cela fait quelques minutes que l'on n'entend plus rien au dehors. La pluie a cessé. Madeleine se redresse, comme une truite de rivière vient chercher l'air en surface.

— Je vais m'en aller, Annwenn.

— Attends un peu. Armand te raccompagnera avec la carriole. Ils ne vont pas tarder. Qu'il s'en aille, lui, le peintre.

Cette dernière phrase a résonné en breton. Madeleine me l'a traduite entre ses dents. Elle s'amuse. Je repousse mon verre vide. Me lève. Enfile mon Macfarlane qui est suffisamment sec. J'accroche mon béret sur ma tête, je reprends ma canne, et je remercie. Bihan se lève. Regarde sa maîtresse.

— D'accord. Mais si tu le suis, tu rentreras comme d'habitude...

Le chien a un petit jappement.

Ensemble, nous quittons les deux femmes.

« PERSONNE N'EST BON, PERSONNE N'EST
MÉCHANT ; TOUT LE MONDE L'EST
SEMBLABLEMENT ET AUTREMENT »

Bihan et moi, nous nous entendons bien. Quand on se croise, on est toujours d'accord pour la vadrouille. Comme Madeleine laisse son chien décider, il me suit très souvent. Il est connu de tout le monde dans la région. Il parcourt des kilomètres et des kilomètres tout seul, aussitôt qu'il n'est pas de service pour garder les bêtes ou les faire rentrer dans l'enclos, mais il revient fidèlement à Kernévénas chaque soir.

Sur le seuil de la chaumière, le chien et moi, nous nous arrêtons un instant. Les chemins fument. Les ornières essorent des couleurs de ciel et de sang. Le tout a un petit air infernal qui n'est pas pour nous déplaire. Nous nous regardons. En avant !

L'alcool me fait un halo autour de la tête. Une auréole de sainte ivresse. Je retrouve avec plaisir le rythme et le bruit de mes sabots martelant le sol. Le babil des gouttes de pluie qui tombent des branches des arbres, les cris des fauvettes qui glissent et ruissellent entre les feuilles jouent à mon oreille. Bihan s'éloigne ventre à terre, revient, repart. Il est à son affaire. Mille pistes. Mille chemins. Un faisan mâle à longue queue me coupe la route, pierre volante chamarrée jetée depuis les fourrés par la main des êtres de la forêt débusqués par le chien. Bihan accourt, la fierté même. Dans la vibration qui suit l'envol, dans le ciel gris chargé d'eau où mon regard dérive aux nuages, surgit, on ne sait pourquoi, un oiseau bleu de Martinique. Mes yeux hésitent.

Pas de manguier à chercher ici cependant. Je suis dans le pays où finissent les terres, sur la route de la forêt. Mais ma case de là-bas se reforme devant moi dans l'enchevêtrement des noisetiers. Je me vois allongé sur le sol à même *une paillasse de varech*, malade à hurler, revenu de tous les Panama et des prétentions de richesse que j'y ai cherchées. Laval, à mes côtés, fiévreux, délirant, ne vaut guère mieux. Passe un cliché noir et blanc du printemps pourri de pluie et de grêle, trouvé au retour, où, seul à Pont-Aven, j'endure des nuits sans sommeil à détraquer les nerfs.

Plusieurs fois, oui, *je suis tombé. Sans pouvoir me relever.*

Les pas que je n'ai pas ramassés se rappellent à moi. Piétinent.

J'ai cru, un instant, que discuter avec Madeleine, lui parler de mon travail, m'avait délivré de ma crise. Rendu à moi-même. À mon art. À l'espérance – car j'ai encore de ces illusions, de ces enfantillages, je le confesse. Après tout ce temps, je crois encore parfois à la vie normale... Mais le chaos ne me lâche pas. Ne me lâche plus. Au fil du temps, et en cela le Hollandais a raison, le chaos s'est installé en moi, tourment de chaque jour.

Pourtant, je veux croire que mon chaos n'est pas de ce monde. Que c'est un signe d'élection. Je me tourne alors vers Jésus, l'unique, le prince du divin à l'amour crucifié. Pour qu'il m'aide à comprendre.

Mais c'est vrai, entre le mont des Oliviers et le Calvaire breton, sur lesquels je travaille, il n'est pour moi que souffrance. Les reproches de Madeleine sont justifiés, hélas. Je ne peins que la douleur...

Sauf dans mon Christ jaune, peut-être. Car sa couleur m'attire ailleurs. Mais mon aquarelle est floue encore. Elle erre, à demi émergée de son eau qui se fige. Inachevée, hésitante. Comme moi. Comme moi où coexistent à présent sans répit le visible et l'invisible, le connu et l'inconnu, l'ici et l'au-delà, le maintenant et le rêvé...

Mais quoi ? Brouiller cette image qui lentement apparaît ? L'appauvrir ? Et revenir aux impressionnistes ? Ces Saint-Thomas de second ordre, englués dans un réel à demi arraché au cercueil ? Impossible ! Ce n'est plus

l'impression qu'il nous faut, trop maigre résurrection de ce qui est, mais la sensation, l'expérience extérieure de l'intérieur, le flot vivant.

Alors, place, place à l'apôtre Paul Gauguin, à son chemin de Damas et ses apparitions !...

Je ne crois pas à la vie visible.

Je ne crois pas à ce que je vois.

Je vais de vision en vision.

Tout est sérieux, tout est dérisoire.

« QUI VEUT UNE CONSOLATION DOIT LA CHERCHER
CHEZ LES SIMPLES, REJETER TOUTE VANITÉ »

— Chez Arosa, je découvre la poterie égyptienne, khmère et hindoue... Si j'aimais déjà sculpter de petits objets – le temps est long parfois sur un bateau –, la poterie devient brusquement un art possible pour moi, une activité envisageable. Pétrir, toucher, façonner... Je ne m'y lance pas encore, mais j'y pense. L'art péruvien hante mes pensées. Par testament, j'ai hérité de la collection que possédait ma mère. Notamment de figurines en argent massif. J'en suis fier. Mais la guerre de 1870 va me priver de toute cette beauté ! L'obus d'un canon prussien détruit aux trois quarts notre petite maison familiale de Saint-Cloud... Tout brûle, fond, disparaît...

— Et vous décidez alors de faire une collection de céramiques vous-même.

— Il n'y avait plus que ça à faire !

Meijer est assis face à moi. Il me fait parler parce qu'il veut guérir ma mélancolie. Tout en devisant, nous jouons aux dames sur un damier que j'ai fait moi-même. Entre deux coups, je tire quelques bouffées de tabac sur ma longue pipe, voluptueusement.

Le Hollandais a la délicatesse d'alimenter régulièrement notre réserve d'herbe à brûler. Il sait qu'autrement mon humeur se chagrine sans que j'y puisse rien.

J'attends qu'il avance un pion. La lumière dorée de la lampe posée sur notre table fait de mes paroles des enluminures invisibles qui volent,

s'immobilisent, puis s'évanouissent dans la nuit.

— Mais je croyais que vous connaissiez tous ces détails de ma vie, Meijer.

— Pas tous. Et de temps en temps, il faut faire comme le roi Salomon, une bonne récollection...

Je jette un regard dubitatif sur l'énorme Bible que le Hollandais lit tous les soirs et qu'il vient d'abandonner.

— Elle pèse combien de kilos ?

— Une dizaine... Ça me fait les muscles.

Meijer est gracile, contrefait, presque bossu. On pourrait le croire chétif, trop frêle, désarmé. Mais il a un humour à toute épreuve, et son intelligence lui donne l'autorité d'un pacha. Si petit qu'il soit, personne ne l'embêterait sur un bateau. C'est comme ça. Il me fascine.

D'une voix presque féminine, il se met à fredonner :

— Shema Israël...

Qu'il traduit pour moi, « Écoute Israël... », tout en me mangeant cinq pions.

Il a gagné la partie.

Sur mon carnet qui ne me quitte jamais, je saisis au vol son expression sarcastique. Et je lui fais deux oreilles pointues.

— Très bien, les oreilles, commente-t-il.

Certains mots, je peux les dessiner mais pas les entendre. Le mot « oreille », par exemple. Aussitôt prononcé, il bifurque en moi, vient se placer en forme de gravure, genre Odilon Redon, dans mon atelier intérieur. Et je vois Vincent Van Gogh, un rasoir à la main, avançant vers moi, menaçant, la nuit du 22 décembre 1888 – nuit étoilée... Le lendemain matin, l'escalier jaune, la maison, tout maculés de sang.

— *Qu'avez-vous fait, monsieur, de votre camarade ?*

— *Je ne sais...*

— *Que si... vous le savez bien... il est mort.*

Vincent n'est pas mort, heureusement.

Dans le bandage défait, la plaie qu'il s'est infligée rutilait au ras de sa tête. Plus un seul bout de chair, juste un labyrinthe en forme de fœtus collé contre le haut de sa mâchoire. Il s'est mutilé toute l'oreille gauche, le pauvre garçon...

Que personne ne vienne prétendre que c'est ma faute. J'avais le droit de partir. De le laisser. On a toujours le droit de partir pour survivre, le devoir même, je n'en pouvais plus.

— Gau-guin et Van Gogh. Van Gogh et Goghin. Gogh-un et Gaug-un, nous sommes deux, nous sommes un ! *Je suis Saint-Esprit. Je suis sain d'esprit !*

La ritournelle de Vincent qu'il a écrite un jour *sur le mur avec de la craie* m'était devenue insupportable. Être amis, je voulais bien, mais être un, pas question. On ne se ressemble en rien. On a déjà tant de mal avec soi-même.

Je repousse le magasin des vieux clichés, des vieilles images. J'arc-boute mon dos contre sa porte : être ici et maintenant au Pouldu, dans mon histoire à moi, seulement. Je reprends d'une voix la plus calme possible :

— En 1872, quand j'ai définitivement arrêté la navigation. Définitivement... façon de parler, parce qu'il y a eu la Martinique ensuite avec ce bon Laval comme je vous l'ai déjà raconté, et il va peut-être y avoir le Tonkin, si j'obtiens un emploi dans l'administration... Ne protestez pas, de Haan. Enfin, je ne vivrai plus à vos crochets...

— Et je végéterai à jamais dans un art dépassé ? Non merci. Vous n'avez pas terminé ma formation. Je veux ma leçon à moi. Pas celle de Sérusier et de son Talisman. « Comment voyez-vous cet arbre, il est bien vert ? Mettez donc du vert, le plus beau de votre palette – et cette ombre plutôt bleue ? Ne craignez pas de la peindre aussi bleue que possible. » C'était il y a un an... Je veux ma leçon à moi. Une leçon nouvelle. Il va vous falloir vous réinventer, Gauguin... Donc, en 1872 ?

— Je me mets vraiment à la peinture. Avec la fille d’Arosa d’abord, qui veut devenir peintre. Puis avec Schuff, notre bon Émile Schuffenecker que j’ai rencontré chez Bertin, qui m’emmène à l’académie Colarossi... Enfin avec Pissarro, mon maître. Chez lui, je rencontre aussi Cézanne. Pissarro me donne ce conseil : « Si vous voulez vivre de votre art, entourez-vous des bonnes relations sociales. Je ne l’ai pas fait, ça m’a été fatal. » Quand il me dit ça, je me jure que je deviendrai un grand peintre, et que je m’obligerai à être riche... Voyez comme j’ai réussi !

Rires.

Mais j’interromps mon récit.

Marie Henry, « Marie Poupée », comme on la surnomme tant elle est jolie, vient d’entrer dans la salle à manger. Sa journée est terminée. Elle s’installe dans le fauteuil à bascule. A un regard d’amour pour de Haan. Alors moi, c’est vrai, j’aimerais être à la place de Meijer. Moins pour Marie, quoi qu’on en dise, que pour ce regard d’amour. Mette, ma femme à moi, ne m’a toujours pas écrit.

— Vous racontiez comment vous en êtes venu à la peinture, monsieur Paul ?

— Et c’est une histoire que vous avez déjà entendue, quand Sérusier était à la place de Meijer, il y a quelques semaines à peine, je vous prie de m’en excuser. Mais il reste peu de choses à ajouter à mon histoire... Le krach boursier, quand il se produit, m’arrange. Je choisis l’art. J’entre en peinture comme on entre au couvent, enfin à peu près... Et je deviens pauvre.

Marie Poupée fixe sur moi ses yeux à paillettes mordorées qui brillent d’un éclat ironique. J’ai dit ces derniers mots avec mon arrogance habituelle. Plus on est vulnérable, plus il faut montrer de soi une pose. Pourtant, dans ma dèche, je fais ce que je peux. J’envoie aux miens presque tout ce que je gagne. Quand je gagne. J’ai le souci de leur nom. *Je veux montrer que je ne suis pas un bâtard.* Ainsi que je l’ai écrit à ma femme, Mette, en juin, *mon*

affaire c'est l'art, c'est mon capital, l'avenir de mes enfants, c'est l'honneur du nom que je leur ai donné, toutes choses qui un jour leur serviront...

— Sincèrement, Paul, je pense que l'art est une vocation. Un appel. Auquel il est absolument impossible de se dérober. On ne suit pas sa route. C'est la route qui nous emmène. Ainsi, moi qui suis le fils d'un marchand de biscuits, j'ai tout donné pour la peinture. Une vocation, on la subit plus qu'on ne la choisit. C'est comme l'attraction de l'amour.

De Haan fait sa tête de philosophe inspiré. Je le dessine à nouveau. Quelques coups de crayon sur mon calepin. Et je lui flanque un coq sur la tête, énorme, puisque c'est ce que signifie son nom dans sa langue de barbare ! Ça lui va bien. Il est le maître du poulailler... Je vais même faire de mon esquisse une sculpture. Je l'offrirai à sa belle. Je parie qu'elle la mettra sur la cheminée.

— À ce propos, je relisais dans ma grosse Bible le passage du serpent d'airain, au chapitre 21 des *Nombres*...

— Le serpent d'airain, voyez-vous ça !

Je glisse un regard goguenard à Marie Henry. Comme les filles d'ici qui ne se troublent pas sur ces sujets, elle me gratifie d'une moue tranquille exprimant toute la satisfaction qu'elle éprouve avec son amant du moment. Meijer, de son côté, a un air plus méphistophélesque que jamais.

— Paul, soyez sérieux un moment, je vous prie. Cet animal ne doit pas faire l'objet de simples sous-entendus grivois.

— Oh ! mais j'en suis convaincu, de Haan, cette bestiole est un héros ! De la connaissance. Sous toutes ses formes...

Soupir du Hollandais qui refuse d'entrer dans mon jeu.

— Donc, tandis que je lisais, je me remémorais ce conte de Goethe que Maurice Denis m'a fait découvrir, *Le Serpent vert*. C'est un texte vraiment étonnant. Le serpent y devient le héros, pour reprendre votre mot, Paul, de la paix. Incroyable, non ? En faisant un pont de son corps tendu, – oui, j'avoue que c'est un peu scabreux ! –, il permet à un homme et à une femme de se

retrouver et de s'aimer par-delà le fleuve tumultueux qui les séparait jusque-là... N'est-ce pas magnifique ? Goethe donne là au serpent un sens symbolique merveilleux, et sans doute son sens authentique. Le serpent est fait pour unir et non pour diviser. Il faut relire la Genèse et la Chute que vous affectionnez tant à cette lumière, Go', vous ne croyez pas ?...

Quand de Haan m'appelle Go' – parce que je signe certaines de mes œuvres ainsi : « Paul Go. » et je cite toujours Hugo, alors : « Je suis une force qui va ! » –, quand de Haan m'appelle Go', c'est qu'il souhaite que nous explorions ensemble les hautes sphères de la rêverie contemplative...

— Soit, Meijer. C'est un conte qui rachète la triste réputation du serpent. Ainsi, en superposant les deux visions, le serpent est double. Diviseur et réconciliateur, d'accord. Et donc... Tout dépend de la façon de s'en servir !

J'ai à peine fini ma phrase que Marie Lagadu, – nom qui signifie en breton « Marie aux yeux noirs » –, qui est servante à la Buvette, nous rejoint à son tour. Elle s'installe sur une chaise basse et se met à reprendre du linge. Toute à son ouvrage, dans la lumière. Le monde ne paraît plus double, ni complexe. Il est extrêmement simple. Simple comme la chair d'une femme dans laquelle on peut s'abandonner. Je la regarde. Je la fixe. Ses yeux, enfin, me rendent mon regard. Consentent. Je la rejoindrai ce soir quand la maison sera profondément endormie. Ce ne sera pas la première fois. Ni la dernière. Mon corps imperceptiblement se détend, mon cœur aussi, peut-être.

Marie Poupée profite de ce court silence.

— Marie-Jeanne nous invite demain à Pont-Aven. Irons-nous ? C'est Toussaint. Il y aura des dessins à faire. Et puis vos amis peintres n'ont pas eu de vos nouvelles depuis longtemps, messieurs... Si vous êtes d'accord, tout est arrangé. Le père Lapuce nous emmènera avec sa carriole. Et le capitaine Jacob nous ramènera. Une petite navigation sur la Laïta, ça vous rappellera le bon vieux temps, monsieur Paul...

Le serpent, le paradis, Adam et Ève reculent dans l'ombre. Marie Henry insiste :

— Alors, que faisons-nous ? Nous acceptons l’invitation de Marie-Jeanne Gloanec, n’est-ce pas ?

La perspective du monde, d’un repas savoureux, et de la chaleur d’un punch après vêpres n’est pas pour nous déplaire. Nos compagnes en profiteront pour sortir leurs vêtements de fête, il y aura même une petite procession...

L’horloge sonne vingt et une heures, le moment où nous nous retirons.

— Ainsi, c’est entendu. Demain, départ à huit heures. Messe à Nizon, puis procession pour ceux qui veulent jusqu’à Trémalo. Ensuite repas, danses, amusements, etc.

— La procession suivra le même parcours qu’en septembre ?

— Bien entendu, il n’y en a qu’un ! Vous devriez le savoir, depuis le temps ! Mais il risque de ne pas faire aussi chaud. Il nous faudra capes et manteaux. Au lit, maintenant ! »

Les bruits des conversations s’estompent dans les couloirs. Je vois de Haan ouvrir courtoisement la porte à Marie qui franchit le seuil de la chambre, la plus vaste de la maison, comme une jeune mariée. La Lagadu et moi, nous nous saluons d’un air entendu. Nous nous retrouverons dans une heure. À chacun le monde qui est le sien.

Je n’ai pas à me plaindre. Ma chambre est très confortable, et largement plus grande que celle de Marie aux yeux noirs. De ma fenêtre, j’aperçois la mer, qui n’est plus rien à cette heure qu’une présence sonore. Quand je me retourne à la lumière de la lampe à pétrole, l’estampe d’Utamaro, *Criquet rouge*, *L’Annonciation*, de Fra Angelico, *Le Printemps*, de Botticelli, *Les Tournesols*, de Vincent, et la copie que j’ai faite de l’*Olympia* de Manet se mettent à danser sur les murs.

Sur ma table, surprise ! L’aquarelle inachevée de mon *Christ jaune*.

Je ne me rappelle pas l’avoir sortie de mon carton à dessin ce matin. Je ne me rappelle pas l’avoir laissée là, à l’abandon. C’est un détail qui me trouble. Me met mal à l’aise.

Une preuve supplémentaire des creux de vague qui m'aspirent, et dans lesquels je manque de m'engloutir sans m'en apercevoir.

Normalement, je sais très bien ce que je fais. Ma chambre est soigneusement rangée, une habitude de la marine, où si tout n'est pas à sa place, très vite, on n'a plus d'espace à soi. Or c'est important, un lieu à soi.

Sous mon regard, un bout de la dernière lettre de Vincent. Elle dépasse de la pile de courrier entassé à mon chevet, et auquel je dois répondre. Entre deux lignes d'encre bleue, le capharnaüm de *La Maison jaune* tout d'un coup se pavane. Et je me vois en Inca aux fourneaux, en train de faire cuire une soupe, devant un Iguane halluciné.

Mieux vaut relire ce que m'écrit Vincent que de repartir dans les images. D'autant qu'il y a quelque chose que je veux retrouver dans ces pages, quelque chose qui m'accompagne en sourdine depuis que je l'ai lu la première fois. Je parcours quatre feuillets et m'arrête sur ce passage :

« Dieu est un phare à éclipse, et alors certes maintenant nous passons par cette éclipse. Je voudrais seulement qu'on trouvât à nous prouver quelque chose de tranquillisant et qui nous consolât... »

C'est ça. À mon insu, ces mots ont animé en moi une musique qui berce mon désarroi. Ma discussion avec Madeleine, Madeleine de la Résurrection et de la Joie, en a intensifié les notes, les accords, la ligne mélodique. Pourquoi ai-je laissé en plan mes toiles religieuses ? Toutes ébauchées, en pensées, en esquisses, toutes inachevées : mon *Christ au jardin des Oliviers*. Mon *Christ vert* que j'intitulerai peut-être *Calvaire breton*. Mon *Christ jaune* surtout – encore moins avancé que les deux autres...

Car j'ai donné dans l'évangélique ces dernières semaines, il faut le reconnaître. Pas seulement dans le biblique, avec la zincographie de mon Ève boudeuse et pécheresse qui s'apprête à rejoindre son galant, à cueillir son fruit sous l'arbre du milieu du jardin. J'ai beaucoup réfléchi à Jésus.

Sa vie, sa mort. Son message. J'aime ce type, j'aime ce dieu. Et Renan me casse les pieds. Son bouquin, cette *Vie de Jésus* qui fait tant de bruit, est

aussi plat qu'un Bouguereau. Renan n'y comprend rien. Pire, il ne voit rien. Moi au moins, je cherche. De la Genèse à Jésus, l'existence entière me semble se résumer à quelques mots dont je cherche le sens exact : regarder, désirer, choisir, manger, aimer, agir, vivre, mourir, ressusciter. Et le serpent, comme dirait de Haan, fait le lien entre tous ces mots-là, confusément. Ce que Dupanloup synthétisait à travers les trois questions-clés de son catéchisme : « D'où vient l'humanité ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? » J'en ferai peut-être un tableau un jour.

En attendant, je veux peindre une Crucifixion renversante. Jamais vue en peinture. Qui donne le sens de cet événement unique qu'aucune autre religion, à ma connaissance, n'a inventé : la mort volontaire d'un Dieu qui abandonne son image, sa toute-puissance, sa gloire, tendrement, et qui se laisse pendre en fruit de Vie à l'arbre de l'amour. Jésus, le modèle de tous les artistes aussi, et le plus grand d'entre eux parce qu'il opère avec son corps la plus grande des métamorphoses, la métamorphose de ce monde précaire et bancal en vie pleine éternelle – ce que nous cherchons tous.

« JE ME CONSOLE EN RÊVANT »

La journée s'est bien passée. Le temps a été exceptionnellement chaud, au point qu'on est restés dehors depuis le matin jusqu'à la fin de l'après-midi.

Je n'avais jamais suivi de procession de la Toussaint.

Renseignements pris, il s'agit d'une initiative locale de Jean-Marie Habasque, le curé de Nizon. Et une faveur qui lui est faite par l'archevêché. Habituellement, toutes les bondieuseries s'arrêtent fin septembre. Mais réunir les gens du pays de façon festive, une dernière fois avant le début d'une nouvelle année liturgique, paraît aux prélats du canton une entreprise salutaire, permettant d'éviter la tentation et la débauche que ces satanés rapins apportent à Pont-Aven avec leurs pinceaux. Quand on voit les quantités de cidre, de lambig, de trois-six et autres eaux-de-vie ingurgitées lors de ces rassemblements, il y a, toutefois, de quoi douter de leur efficacité salvatrice.

Ce qui est sûr, néanmoins, c'est que les Bretons aiment à se retrouver, ça se voit. Ils aiment la foi. Leur foi. Elle agit vigoureusement en eux et, à mon avis, les requinque autant que le chouchen. Elle est énergie d'espérance, de rêve et de consolation, qui voisine admirablement avec les dames blanches de la lande, le Bugel-noz de la brume, les korrigans et les sirènes. Jamais les sabots de bois n'ont empêché d'entrer dans l'autre monde, ici moins que nulle part ailleurs.

Le curé est quand même un homme bien simple. Un petit séjour chez Dupanloup ne lui aurait pas fait de mal. Dire qu'il m'a refusé la *Vision après*

le sermon ! J'en ai reparlé avec lui. Je voulais qu'il comprenne. Mais peine perdue ! Qu'une petite bergère des Pyrénées ait des visions, très bien, que des Bretonnes en soient honorées dans un simple tableau, pas question ! Que cette vision soit la lutte de Jacob avec l'ange, autrement dit la lutte de l'homme avec le divin, la lutte faite pour comprendre ce que nous sommes, il n'en avait cure, mon curé ! Un corps-à-corps avec Dieu, d'ailleurs, ça le choquait ! Le Delacroix de Saint-Sulpice, sur le même thème, si audacieux, si suggestif, une danse et une étreinte à la fois, bien entendu, il ne l'avait jamais vu, il ne le connaissait pas. J'ai eu beau revenir à la charge, plaider ma cause encore une fois, dire que ma lutte à moi était en comparaison bien virile, éducative et moderne – je m'étais inspiré des estampes d'Hokusai –, il a trouvé ça violent, bizarre, dangereux pour ses paroissiens... Lutter, c'est la vie, pourtant. Mais c'est trop fort pour un curé. Et puis *je m'en moque comme colin-tampon* ! Le coup de la vision, je le referai pour mon *Christ jaune* de toute façon. Et mon Golgotha sera tout ce qu'il y a de breton, que ça plaise ou non à ces messieurs les Ecclésiastiques. On verra la belle colline Sainte-Marguerite derrière la croix, telle qu'on l'aperçoit de l'atelier de Lezaven, à Pont-Aven, où j'ai commencé à penser à ce tableau. Parce que, c'est écrit, Dieu parle toutes les langues, donc il parle breton aussi. Mes paysannes sont les saintes femmes d'aujourd'hui. Au premier plan, je mettrai une belle coiffe, comme dans le *Sermon*... J'en étais là de mes réflexions, le curé m'avait quitté depuis longtemps, quand j'ai entendu :

— Bonjour, Paul. Toujours perdu dans vos pensées ? Mais c'est notre fête à tous, aujourd'hui. Tous saints. Souriez donc un peu !

Plus rousse que jamais, dans un tourbillon de dentelle blanche et de velours brodé, Madeleine se tenait devant moi, telle une apparition, le buste enveloppé dans un fichu de laine, une épingle à tête de renard piquée entre ses seins – j'ai eu terriblement envie de la lui voler.

— Vous nous suivez jusqu'à Trémalo ?

J'avais beau être pressé par les amis – Jobbé, Puigauveau, Colin, Maufra, Seguin –, contents de me voir quitter un peu ma retraite du Pouldu, impatients de me montrer leurs derniers travaux et de recevoir mes conseils, cette fille, l'ambiance, les croquis à faire, m'ont décidé à laisser là camarades et discussions, et à marcher avec le groupe des fidèles, à me fondre parmi eux, avec mon gilet breton, mes sabots et la vareuse doublée à la bigouden que le père Lapuce m'a vendue trois fois rien. Mis à part mon nez d'Inca, j'avais l'air totalement typique. Un homme que je ne connais pas m'a même parlé en breton. Madeleine s'est retenue de rire.

J'ai aimé revoir la chapelle de Trémalo. Emprunter la promenade du Bois d'amour semée de grosses pierres moussues, où Bernard a peint sa sœur, une autre Madeleine, à qui j'aurais tout donné il y a un an si seulement elle en avait voulu... Aimé longer les hêtres et les frênes, et après le moulin du Pont-Neuf monter dans les hauteurs, et le ruissellement mordoré de la lumière d'automne.

J'ai revu le fin clocher de pierre surmonté d'une flèche gothique, le calvaire de granit qui s'élève entre les chênes centenaires, l'ange qui garde la porte de l'entrée principale. Et j'ai attendu sagement mon tour pour entrer dans la chapelle. Quelle émotion devant les têtes sculptées des sablières, grossières, belles, horribles, qui représentent les sept péchés capitaux ! L'une d'entre elles surtout, avec deux mains qui étirent violemment la bouche. Dans mon bois sculpté, *Soyez amoureuses, vous serez heureuses*, c'est à cette tête que j'ai pensé pour me représenter moi-même, un pouce dans la bouche, libidineux, vulgaire, obscène – comme les autres me voient –, les doigts fourrés dans la bouche jusqu'au soulèvement du cœur, incapable de parler, de penser, d'aimer, d'avoir une âme peut-être ?

Et puis j'ai revu mon Christ. Mon Christ jaune.

Coiffé de sa couronne d'épines dense comme un béret, avec sa plaie sur le côté, pleine de gouttes de sang et de lymphe qui n'en finissent pas de rouler, et ses yeux globuleux ouverts au plus large, tant il est étonné de se

retrouver là. Il m'émeut, le crucifié de Trémalo, parce que, de toute évidence, il n'en revient pas. Ça surprend toujours de se voir tué par ceux qu'on aime. On a beau savoir ce qui attend, l'accomplissement des prophéties est rude. Même pour un dieu. Cependant, pour faire bonne figure – après tout, on le regarde, il est un point de mire –, dans son étonnement divin, ses sourcils tracent des arcs parfaits. Des arcs à faire la paix entre les hommes et le Ciel. Et il a beau être bel et bien cloué, on dirait qu'il vient de se poser de lui-même sur la croix. À la manière d'un grand oiseau triomphant, ailes-bras déployés, qui plonge dans la mort comme les goélands piquent droit sur leur proie.

Notre procession s'est égayée ensuite dans Pont-Aven. Pas de courses de chevaux cette fois, pas de jeux de force non plus dans la prairie de monsieur Lollichon, juste un mât de cocagne sur la place aux porcs. Ensuite, on a déjeuné comme des rois. Julia avait dressé devant son Hôtel des voyageurs une multitude de tables comme pour un mariage d'été. Miches de pain blanc, mottes de beurre, bourriches d'huîtres, galettes, andouilles, volailles, il y avait de quoi faire bien des natures mortes... Au café, tandis qu'on s'empiffrait de gâteaux au son des binious et des bombardes, Pierre Mahéo a chanté sa romance :

« Me a zobet, va dousig, ouz ho taremprédet

Evel ma vez an eostig war ar spern gwen Kludet. »

« J'ai été ma douce à vous fréquenter comme le rossignol sur l'aubépine perché... »

J'ai regardé Madeleine qui n'en avait cure. Avec ses amies, elle se préparait pour le concours de gavottes qui allait suivre. Des rubans de toutes les couleurs, soyeux et larges, faits pour plaire aux jeunes femmes, et aux hommes aussi, étaient offerts en récompense aux meilleurs danseurs « non mariés » ! De quoi motiver une bonne partie de l'assemblée. Madeleine a dansé comme jamais, mais elle n'a pas reçu de rubans, ce qui n'est pas juste, à mon sens. Elle n'en a pas paru contrariée. Elle a enchaîné avec les

jambadaos, les ridées, les gigouillettes. De temps en temps, entre deux envols de dentelle, j'ai eu droit quand même à quelques regards. J'aurais bien dansé une polka piquée avec elle, mais ça aurait trop jaser, je n'ai pas osé l'inviter. Je me suis contenté de la Lagadu.

Marie Poupée, de Haan, les Yeux noirs et moi, nous sommes partis de la fête les premiers. Il faisait frisquet sur le bateau du capitaine Jacob au retour.

Nous avons pris rendez-vous, lui et moi, pour tirer au fleuret ensemble après-demain. Comme moi, le capitaine est une fine lame.

« JE FAIS CE QUI EST EN MOI »

J'ai décidé de passer une semaine sans trop penser.

Je m'épuise à ressasser mes échecs de toutes sortes, et mon manque d'inspiration. J'ai eu l'accord de Marie Poupée en ce qui concerne la transformation de l'appentis en atelier. Ces travaux de force vont me faire du bien. Et ils tombent on ne peut mieux.

Une lettre est arrivée pour de Haan, et en conséquence pour moi. Il faut quitter l'atelier de la Villa Mauduit, ses larges baies vitrées donnant sur la mer et la campagne, son espace où nous pouvons travailler sans nous gêner, d'ici à quinze petits jours seulement. Notre virée au Lavoir Kerluron, au-dessus de la plage de Bellangenet, est remontée aux oreilles du propriétaire qui n'a pas apprécié nos facéties. Nous déguiser en fantômes avec de grands draps pour faire peur aux lavandières n'a pas été du goût de tout le monde et a fait déborder le vase du tolérable... Bref, notre atelier de Bretagne *doit* déménager.

Mon travail consistera à rendre habitable l'ancienne écurie attenante à la Buvette qui nous servait jusqu'à présent de débarras pour notre matériel de peinture. Par chance, elle est éclairée par une fenêtre vitrée qui laisse passer suffisamment de lumière pour pouvoir y peindre convenablement. Je vais transporter du sable des dunes voisines pour en égaliser le sol, tendre les murs de toiles d'emballage pour donner un semblant de chaleur et d'intimité. Et je compléterai le tout en y peignant des motifs à ma fantaisie. Si ça ne plaît

pas, on pourra toujours recommencer. Mais je n'ai pas de temps à perdre si je veux que tout soit terminé pour la séance de pose de mercredi...

Des enfants viennent de frapper à ma porte. Il y a mes petites Bretonnes rencontrées sur le chemin l'autre jour, les filles Bellanec, et trois garçons. Ils me chantent la complainte des morts et le *De profundis*. C'est vrai qu'aujourd'hui est le jour des défunts. J'écoute, et je me souviens. Comme le veut la coutume, une fois qu'ils ont terminé, et après les avoir beaucoup applaudis, je leur paie à la Buvette une tasse de café et une part de gâteau. Je leur donne aussi de la menue monnaie.

Marie Poupée, elle, a préparé des fleurs. Beaucoup de fleurs, dans des brocs. Elle demande aux enfants s'ils veulent l'accompagner jusqu'au cimetière. Elle leur promet un sou. Comme il n'y a pas d'autre maison après la nôtre où pousser la chansonnette et quémander un petit quelque chose, tous acceptent avec enthousiasme. L'un d'eux se propose même de tirer le chariot où la petite Mimi, trois ans, est déjà installée.

— Mais tu feras bien attention à ma fille, n'est-ce pas ?

Marie jette une cape sur ses épaules, et m'ordonne :

— Paul, apportez cette énorme bûche dans la cheminée, voulez-vous ? Elle est trop lourde pour moi. C'est la bûche des morts. Nous la brûlerons ce soir pour célébrer la lumière et la chaleur de leur âme. Allez, en route, les enfants !

J'obéis sans récriminer à sa voix sèche.

Je me suis dit ce matin : je me mets à l'humilité absolue – comme d'autres se mettent au pain sec et à l'eau –, pour sortir de mon *spleen*, je cultive les pensées positives, comme le conseillait le vieux Dupanloup. (Se peut-il que j'en sois là mon Dieu ? Il se peut...) Et je me récite toute la journée les formules que j'ai écrites à d'autres pour les consoler :

S'obliger à l'endurcissement des larmes (*je ne pleure que de joie ou d'enthousiasme*).

Vivre d'espoir à défaut de réalité.

Cultiver en soi *un cœur qui remue*.

Ce seront mes prières à moi.

Car je veux rester fidèle. Fidèle à *ce que je désire : un coin de moi-même encore inconnu*. Je combats à *poitrine découverte* les idées noires et le dégoût. Je veux qu'il naisse enfin le *Gauguin presque nouveau* que j'annonçais en août à mes camarades, coûte que coûte.

Les jours se sont écoulés dans des tonalités d'ocre et de gris. Le soleil s'est fait rare, les températures sont devenues de plus en plus fraîches et j'ai travaillé comme un forçat. Mais l'atelier à présent est presque confortable. Aux murs, j'ai accroché des esquisses que nous aimons bien, de Haan et moi, et des images d'Épinal : le Cœur sanglant, Marie des anges. Je me suis procuré un brasero pour que mon modèle ne meure pas de froid quand elle restera de longues heures à poser pour moi. J'attends demain avec impatience.

« SOYEZ AMOUREUSES VOUS SEREZ HEUREUSES »

Madeleine se tient nue devant moi, les cheveux défaits. Je baisse la tête comme si j'avais honte de mon désir et de son corps si blanc, si soyeux, poisson-femme sorti des mers. C'est un comble ! Moi qui ai eu tant de filles à Arles. Moi qui ai renversé tous mes tabous, toutes mes barrières, dans les bordels où m'entraînait l'Iguane, je suis timide comme un puceau, et je ne me reconnais plus. J'ose à peine toucher les doigts de mon modèle tandis que je l'installe. Madeleine, heureusement, retrouve vite la pose qui me plaît. Je rectifie un peu la hauteur de son bras droit, j'incline davantage le poing qu'elle enfonce dans sa bouche.

— À étouffer. Comme ça.

Ses yeux me regardent comme ceux d'un animal qu'on va mener à l'abattoir.

Je retourne à ma place sans rien dire. Je me mets à travailler.

Ce soir, j'ai blagué plus sincèrement que d'habitude. J'ai gagné ma partie de dames contre Meijer, et nous avons chanté à tue-tête en buvant du lambig : « Vive l'amour, le tabac et le bon vin ! »

Ensuite, on a joué aux autoportraits. Je me suis croqué en Mohican avec une coiffe à plumes. Helleu, mon ennemi juré, aurait jubilé. J'ai l'air d'un parfait « symbolo d'hostellerie » comme il dit. Mais quoi ? Il faut pardonner aux méchants.

Deuxième journée de travail avec Madeleine.

Au bout d'une heure, pause. C'est elle qui lance la discussion.

— Ce n'est pas étonnant que vos œuvres soient incomprises, Paul, elles ne ressemblent pas à la réalité. Quand je vois l'allure que vous me donnez, je ne m'inquiète pas trop pour ma réputation... Personne ne me reconnaîtra !

— Le corps est pourtant ressemblant.

— Dans ses lignes, oui. Mais il ne donne pas l'illusion de la chair.

— L'impression de vie passera par la couleur. Et puis de toute façon, je vous l'ai déjà dit, Madeleine, ce n'est pas la réalité que je cherche.

— Toujours vos histoires, pas vrai ? La faute, le paradis perdu, Ève... Ça vous obsède.

— Pas vous ?

— Non, pas moi. Je ne crois pas que le Paradis soit si perdu que ça. En Bretagne, en tout cas... La seule chose qui soit restée de toute cette histoire, c'est le travail. Pour sûr, on travaille beaucoup, nous autres. Et souvent pour pas grand-chose.

— C'est notre punition.

— À vous voir, on ne dirait pas que vous êtes puni...

— Touché ! Je ne travaille pas, c'est vrai, je crée.

— Comme Dieu, hein ?

— C'est ça. Tout le monde devrait travailler à ce niveau. Mais il faut voir pour créer. Tenez, j'ai fait ce bois sculpté tandis que j'installais cet atelier. Je l'ai intitulé « Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu ». Il suffit d'avoir un cœur pur...

— Sauf que votre procession de prêtres n'a pas l'air de voir grand-chose... Ils me font penser à des singes.

— Ce sont les artistes qui voient et qui font voir, Madeleine. Pas les curés. Vous comprenez ?

— Je comprends surtout que vous vous vengez d'Habasque parce qu'il n'a pas voulu de votre tableau. Mais que votre inspiration est revenue. C'est

quoi cette toile qui sèche face au mur ? Je n'ai pas le droit de regarder, je suppose ?

— Oh mais si ! Tenez !

Je retourne mon *Christ au jardin des Oliviers*.

Madeleine a un mouvement de tout le corps sous le châle dont elle s'est enveloppée.

— C'est vous ! Comme vous avez l'air triste !

— Et j'ai les cheveux roux... Le Christ porte nos péchés, il porte nos trahisons, et il trahit aussi l'image de toute-puissance qu'on voudrait avoir de lui. Ce n'est pas un dieu comme les autres, c'est un dieu décevant, un dieu qui se laisse tuer, il est roux, totalement roux, complètement roux.

— Quand même, je suis contente qu'il se soit incarné, et qu'il ait eu cette vie-là. C'est ce qui me plaît dans Jésus. Autrement, je n'y croirais pas, vous savez.

— Comment ça ?

— Un dieu qui resterait tout seul là-haut, qu'est-ce qu'il aurait de différent des autres ? Autant croire aux dieux bretons d'autrefois. Ça sert à rien un Dieu coupé des hommes, qui les regarde comme un chat fixe une souris... Et puis l'amour, c'est tout-puissant mais en douceur. Autrement, c'est pas de l'amour. Et la douceur, ça oblige et ça interdit bien des choses...

— Vous en avez des idées...

— Pour une fille de métayer, c'est ça ?

Elle rit. Son rire illumine l'atelier.

— Nous, les sorcières, on aime la philosophie...

— Ève-Lilith-Madeleine, la Femme majuscule à la pensée vive !

— Ça dépend tout de même des circonstances... Et de l'interlocuteur.

Elle se rapproche de moi.

Comme si cette discussion avait été des préliminaires, elle dévoile lentement son épaule, puis un sein. Dans un soupir, évanouissement du châle à ses pieds.

Avancée de son visage vers moi. Avancée de ses reins.
Ses yeux se creusent. Basculent. Gravité gravide du désir.
Reflux de l'attente dans le pincement des lèvres du bas.
Appel.
Son odeur entre en moi. Mon sexe va vers elle.
Nous sommes.

« POURSUIVRE MA VOIE »

Aujourd'hui, Madeleine ne va pas venir. C'est entendu entre nous. Mais mon humeur s'en ressent déjà. Journée de gris-noir continu sans embellie à l'horizon.

Ma relation avec mon Ève bretonne calme mes sens pleinement et m'apporte un soulagement qui me devient indispensable. Mes *passions méchantes* grâce à elle s'apaisent, et la tristesse de fond qui est la mienne vit enfin à la manière du flux des marées que je contemple de ma fenêtre. Elle devient une tristesse rythmée, qui ne me dévaste plus complètement. L'absence de ma belle altère le mieux fragile que sa présence me procure. Une journée sans son corps, et la sérénité disparaît. Je doute de ce que je fais. De mes aventures d'art ridicules, de mes prétentions. Mon esprit dégringole. *Et ma malheureuse nature ne voit d'avenir qu'en baissant.*

Qu'écrivait Vincent en juin ?

« Vous Gauguin, Bernard ou moi, nous sommes là pour consoler ou pour préparer de la peinture plus consolante. »

Mais pour pouvoir consoler, encore faut-il être consolé...

Aussi, quand *tout contribue à nous écorcher aux ronces*, je m'administre le seul remède qui marche un peu en pareil cas : le courrier. Quand je suis incapable de rien faire d'autre, quand, comme *en ce moment tout m'abandonne*, ainsi que je viens de le formuler noir sur blanc à Émile Bernard et à sa sœur, j'écris. J'essaie la « correspondance ».

Pour laver un peu le sombre – comme je lave les couleurs de mes tableaux pour éviter qu’elles graissent.

Car dans le temps où je rédige, le monde se multiplie. Les lettres, avec leurs belles surfaces en aplats, grandissent l’espace de mon réel, coulent mon présent qui plombe dans le futur de leur voyage et de la réponse qui viendra peut-être... Écrire fait pratiquer l’espérance concrète.

Ça aide, quand on est comme moi en *pays désolé*, que dis-je, *en vraie désolation*.

Parfois, j’envie presque la folie de Vincent. Sa folie nette et claire. La transparence d’âme qu’elle lui donne. Sa pureté. Pour moi, il n’y a que le borbier de la lutte. De la lutte aveugle, lourde, sans nuances. Un Jacob pataud qui empoigne l’ange démesuré de l’art parce qu’il *a* pathétiquement *soif de nouveau*, mais qui ne trouve rien, et qui a tout perdu pour ne rien trouver. C’est mon âme qui se déboîte, et non ma hanche !

Et qu’on ne vienne pas me parler de sentiments. J’ai essayé. Ils ne consolent pas, quoi qu’on dise, et on s’y perd. Mieux vaut les fuir. *N’aimez pas*. Il faut *se défier du cœur*. On *perd ses forces pour la lutte, forces dont on a besoin comme artiste*. C’est la vérité cristalline que j’offre à Émile et à sa sœur. *Quand vous ferez le compte des cœurs jumeaux, vous verrez le peu qui restera dans la balance*. Valent-ils seulement la peine qu’on les cherche ? Il faut les espérer sans doute, mais travailler d’abord. Faire son œuvre. Et rien d’autre. Il n’y a que la création.

Certes, mes paroles sont dures. Mais j’ai raison de les écrire. J’aimerais tant que mes amis avancent plus vite que moi.

Jésus, lui, ne se laisse pas détourner. Il a trouvé le truc : le sentiment universel. Alors, il monte direct et haut. Il fait son œuvre. Il devient l’œuvre.

Il n’y a pas que les couleurs qui fulgurent chez Vincent. Il y a les mots aussi. Son style étoilé : « Le Christ seul a vécu sereinement en artiste, plus grand que tous les artistes, dédaignant et le marbre et l’argile et la couleur,

travaillant en chair vivante. Cet artiste inouï à peine concevable ne faisait pas de statues, ni de tableaux, ni de livres... il faisait des hommes vivants, des immortels. »

Accomplir l'immortel, chez les autres et en soi, révéler le divin, voilà l'enjeu. Le seul enjeu qui compte. Et pour cela *dresser un autel à sa dignité et à son intelligence, mais pas à d'autre*. Tout autre humain aliène. *Toute chaîne vient d'un ordre, inférieur, et c'est méconnaître les lois divines que de faire acte d'esclavage...* L'art est *le seul moyen de monter vers Dieu, et de faire comme notre divin maître, créer*. L'art est notre unique vocation.

Voilà ce que j'écris à mes amis à l'encre de ma douleur.

Tard dans la nuit qui est peut-être le matin.

Je ne comprends plus ma vie, parce qu'elle échoue lamentablement.

Plus d'enfants, plus d'épouse, plus de famille.

Plus de succès.

Des essais, des audaces de toutes sortes, mais une peinture qui ne rencontre que critiques acerbes, moqueries, incompréhension...

D'argent, zéro.

La pauvreté des plus pauvres.

Une mendicité qui se déguise...

La guigne.

Cet échec général me rend malade.

« D'où le secours me viendra-t-il ? comme le crie le psalmiste. »

Vision de Madeleine qui me parle de la joie, la nuque renversée.

« Le secours te viendra du Seigneur qui a fait le ciel et la terre... »

Vision de la plage de Bellangenet.

Avec Jésus, au bout, sur son calvaire.

Jésus sur la croix, Dieu de l'échec.

Il n'en fait pas toute une histoire, lui.

À peine un murmure : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Il reste là, suspendu à l'anéantissement de son ouvrage et de sa vie.

A-t-il seulement l'intuition qu'il sera ressuscité ?

J'en doute.

Mais moi, je suis faible.

Je voudrais que Dieu me console de moi-même.

Son Fils me regarde.

Il suffit d'un regard.

Peut-être.

« QUE VOULEZ-VOUS DE MOI ? »

Depuis quelques jours, je livre un nouveau combat. Je fais mon possible pour ne pas m'attacher à Madeleine.

Pour en rester à ce que nous avons à faire ensemble : l'art et l'amour, sans y mêler les sentiments, en se tenant à l'estime réciproque, à la chance de nos corps qui s'entendent – si bien.

Mais justement.

Cela m'est difficile, je le reconnais. Sa liberté me plaît. Sa curiosité. Son rire.

Mon cœur, sensible et fou, s'agite. Je ne veux pas m'attacher, mais je veux aussi qu'elle vienne à l'atelier chaque jour. Parce que c'est bon pour mon travail, parce que je peins à nouveau.

Et le cycle infernal de la tendresse se met aussitôt en place et, sans que je m'explique pourquoi, il me précipite dans l'expérimentation artistique tous azimuts. À nouveau, *terrible démangeaison d'inconnu...*

Pourquoi mon Dieu m'avoir fabriqué ainsi ? Je suis maudit.

Passé sous ma fenêtre un couple de paysans au soleil couchant.

Image de mains jointes dans une suspension dorée. Une fois de plus, ma pensée bat la campagne, m'emmène, me conduit dans le champ de mes associations mentales.

Millet. Un autre peintre maudit, s'il en est. *On le traitait de grossier, se complaisant dans le fumier, et Saint-Victor l'enfouissait dans le cercueil. Dieu merci, Millet en est ressorti. N'empêche qu'en 1872 Millet trouvait*

encore difficilement rue Laffitte cinquante francs de quelques dessins pour payer la sage-femme... Peut-on dire que Millet n'a pas fait son devoir et qu'il a laissé à ses enfants un misérable avenir ? Plusieurs acheteurs viennent de se disputer son *Angélu*...

Si les gens qui s'y connaissent disaient que je n'ai pas de talent et que je suis un paresseux, j'abandonnerais la partie depuis longtemps. Je le jure.

Mais comme dirait de Haan, on ne se choisit pas. La croix, c'est parfois d'être soi. *J'ai un but.* Et la seule chose qui compte, c'est de se donner pour de vrai. Madeleine croit en moi, elle. Alors, Madeleine va accepter. Elle va m'aider.

Madeleine a accepté. Madeleine vient tous les jours. J'accumule dans mon carnet de grandes quantités d'esquisses, de dessins. L'inspiration revient.

« QUAND ON VEUT S'EXPRIMER
UN PEU MYSTÉRIEUSEMENT PAR PARABOLES,
TROUVER DES FORMES »

Pour éviter que de Haan ne vienne troubler nos ébats, à Madeleine et à moi, lorsqu'il aura déménagé de la Villa Mauduit, il m'est venu une idée épatante : décorer la salle à manger de Marie Henry où nous, ses pensionnaires, nous passons en hiver le plus clair de notre temps.

Ce projet a suscité l'enthousiasme du Hollandais comme de la patronne.

À Meijer, le mur d'honneur, qui se trouve à droite de l'entrée de la salle à manger. Il a décidé d'y peindre à fresque, et de placer en vis-à-vis une toile dont il fait mystère, mais qu'il tient à voir accrochée en pendant.

Eh bien, pourquoi pas ?

Moi, je m'occuperai du dessus des portes et des placards. C'est plus modeste, mais il faut savoir garder sa place.

Pour le plafond, les vitres, le dessus de la cheminée, on verra plus tard.

Notre soirée a donc été occupée par cette question d'importance : quel ensemble élaborer qui soit suffisamment représentatif de ce que nous sommes, de ce que nous faisons chez notre hôtesse, qui ait caractère et style, et que les visiteurs puissent reconnaître d'un coup d'œil comme « la maison des artistes » ?

La réponse va de soi.

Il faut rendre en images ce qui nous taraude quand nous parlons art : quel est le sens de la destinée humaine ? Qu'est-ce que créer ? Qu'est-ce qu'être un artiste ?

Meijer a vite avancé.

Il vient de me montrer ce matin le travail préparatoire pour sa fresque et le fameux tableau qu'il dissimulait jusque-là avec tant de soin.

Le tableau est une pure merveille. Il a pour titre *Maternité*, et représente Marie Henry et Mimi, sa fille. La mère tient son enfant tout contre elle, et la regarde avec une expression d'une douceur presque séraphique !

Je plaisante, mais c'est parce que je suis ému. Je me suis mis aussitôt à fabriquer un cadre blanc comme je sais les faire – et les ai inventés – pour ce chef-d'œuvre.

— Ça, c'est créer, n'est-ce pas Paul ? Je veux dire : avoir un enfant.

Le Hollandais était tout à son émerveillement, et sans doute à ses rêves, quand il m'a dit cela. Je n'ai rien répondu. Je ne lui en veux pas. Je ne lui en veux pas du pincement au cœur qu'il m'a fait. Moi qui essaie de guérir tant bien que mal de mes souvenirs, ils sont revenus en masse.

J'ai demandé comme si de rien n'était :

— Et la fresque, quel sera son titre ?

— Ce sera : *Les Teilleuses de lin*.

La composition là encore est excellente. La gamme des couleurs choisies parfaite. Et je dois me reconnaître au moins une qualité, celle d'être bon professeur, puisque mon élève progresse ainsi. Et dans son style à lui.

— Pour moi, il s'agit d'une parabole sur le travail, n'est-ce pas ? C'est votre aquarelle qui me l'a inspirée. Mais oui, Paul, celle que vous avez intitulée *Entre les lys*, vous voyez celle dont je veux parler ?

Je vois très bien. Cette aquarelle fait partie de mes toutes nouvelles productions. Et c'est une parabole, c'est vrai. Traitée de manière

énigmatique. Sous l'influence de Madeleine, évidemment. Je me rappelle avoir dit à de Haan :

— C'est une allusion aux versets de Matthieu : « Observez les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent... Dieu habille l'herbe des champs. » J'affectionne ce passage. Il est plein de poésie. Il prend totalement à contre-pied la terrible sentence qui s'abat sur Adam et Ève quand ils sont chassés du Paradis terrestre : « Tu travailleras à la sueur de ton front. » Jésus annule la malédiction, ai-je même ajouté à l'adresse de mon compagnon, ça méritait bien une aquarelle.

Manifestement, ce petit ouvrage a beaucoup fait gamberger le Hollandais. Mais dans sa fresque, il revient au thème du travail.

— J'aurais pu prendre l'image du potier, remarquez bien. Elle est beaucoup plus connue. Et tout aussi biblique. Mais ce n'est pas une image qui s'adapte à la peinture, aux supports qui sont les nôtres, la toile, la trame du papier... Elle n'aurait pas fait couleur locale non plus. *Couleur primitive...*

Meijer a prononcé ces deux mots avec un accent appuyé, plein de connivence. Il est très content de me prouver qu'il a compris mes leçons. C'est fort bien.

— Vous voulez voir l'inscription que je vais mettre en bas à droite ? J'ai fait des essais de typographie.

Et mon compagnon me montre sa légende : *Ludus pro vita...*

— Jouer pour vivre ?! Personne ne comprendra. D'ailleurs, moi-même...

Nous nous mettons à rire.

— Un symbole doit être ouvert, Paul, n'est-ce pas ? Il doit faire penser, et surprendre.

— Certes, mais elles travaillent tout de même beaucoup, ces ourdisseuses.

— Et à quoi, Paul, à quoi ?...

Le visage du Hollandais se met à briller de malice :

— À nous préparer des vêtements neufs ! « Un symbole masque et révèle à la fois. »

C'est du Carlyle. Alors je comprends qu'en plus de la référence évangélique une autre allusion est cachée dans sa fresque. Ses *Teilleuses* sont un clin d'œil au roman *Sartor Resartus*, « le tailleur rhabillé » dudit Carlyle, dont Meijer me traduit un court extrait chaque soir avec délectation, après avoir lu sa sacro-sainte Bible.

Comme le texte est plein d'humour, il suscite entre nous des causeries interminables. J'ai noté sur mon cahier certaines élucubrations de son héros. Il a pour nom Diogene Teufelsdrœuckh, autrement dit NédeDieu CrotteduDiable, nom qui ne pouvait que nous enchanter.

Ce personnage haut en couleur s'emploie à défendre sa pensée dans un traité qu'il a écrit, *La Philosophie du vêtement*. Elle se résume à ceci : changer d'habits régulièrement, parce qu'ils se démodent et s'usent... NédeDieu CrotteduDiable affirme aussi : « Toutes les Formes au moyen desquelles l'Esprit se manifeste aux sens sont des Habits. » Il n'en faut pas davantage aux peintres que nous sommes pour nous faire partir en divagations. Le travail des Formes n'est-il pas, par excellence, le nôtre ? Ne sommes-nous pas, De Haan, moi et quelques autres, les conquérants de l'art moderne ?

Meijer avec ses *Teilleuses* m'a lancé un véritable défi.
Je relève le gant.

« IL FAUT BEAUCOUP DE PATIENCE ET SURTOUT
D'OBSTINATION »

Ça y est, je tiens ma contre-attaque, mon arrêt, comme on dit en escrime.

J'ai bien réfléchi. Travailler, ou jouer, peu importe la manière, c'est le *pro vita* qui compte. Le « pour la vie », la vie véritable.

Ceux qui la cherchent sont artistes. Ils sont bien rares.

Nous sommes rares, Meijer et moi.

Je vais donc faire nos portraits, sur le haut des portes qui encadrent la cheminée face à la rue. Évidemment, pas n'importe quels portraits, des portraits « symbolos ».

Je suis assez content de mes abstractions...

Mon Hollandais est devenu Faune Méphisto. Il a les oreilles pointues et allongées, pour entendre les secrets du monde, la main en patte-sabot pour frapper le sol et faire jaillir la source de la vie. Ce qu'il ne manque pas de faire assurément, et tous les soirs...

Sa trogne respire l'ivresse de la pensée goguenarde. Ses cheveux sont roux, bien entendu. J'ai travaillé en forme de cornes les deux touffes qui ont poussé au-dessus de son oreille gauche, et en volute prête à ascensionner, le toupet qu'il a sur le front.

Il a la moustache pensive. Il suçote bruyamment son sabot pour trouver la clé définitive de la destinée humaine – rien de moins !

Pour l'aider dans cette entreprise métaphysique, je lui ai mis sous les yeux un petit rébus mystique en quatre motifs.

Les fruits du Paradis sur une assiette, deux livres à leur côté, une lampe.

Le livre le plus près du spectateur est celui de Carlyle, *Sartor Resartus*. En dessous, il y a *Le Paradis perdu*, de Milton, l'autre œuvre qui occupe nombre de nos débats du soir.

La lampe qui éclaire le tout, à l'extrême droite du tableau, est un clin d'œil adressé directement à de Haan et au verset qu'il prononce à chaque fois qu'il prend sa Bible : « Ta parole est comme une lampe à mes pieds – *Psaume 119.* »

La lampe n'est représentée qu'à demi. Une partie manque, qui doit être complétée mentalement par le spectateur. Ce n'est pas un hasard : toute lumière n'est jamais donnée qu'à moitié... Il faut toujours compléter de soi-même. Et même Méphisto ne peut se vanter de connaître toute la vérité.

Le livre de Milton est d'un jaune aussi vif que la lampe, donc ils se répondent, et comme un fait exprès – et c'est un fait exprès –, son titre n'est lisible qu'à moitié, lui aussi, et au sens strict du terme. De « Paradis perdu », le titre complet de ce second livre, ne surnage que ceci : « s perdu ». Pile six lettres sur les douze du titre français !

Ce détail me ravit.

Certes, je n'aurais pas pu m'amuser autant avec le titre en anglais. *Lost Paradise* n'offre pas autant d'opportunités symboliques !

Bref, ce premier portrait montre que l'art est une longue élaboration mentale qui demande connaissance et concentration. Et qu'on cherche sans doute à y retrouver d'une façon ou d'une autre ce qu'on a perdu...

On conviendra aisément que ce tableau offre au spectateur un tapis volant méditatif et drôle.

Mais à celui qui sait regarder, il propose encore davantage.

Sartor Resartus, je le rappelle, parle de vêtements nouveaux à donner au tailleur mentionné dans le titre. Or, ce livre, *Sartor Resartus*, est posé sur le

Paradis perdu. La conclusion s'impose d'elle-même : ce qui est suggéré au spectateur, c'est qu'il faut rhabiller le Paradis perdu ! Le rhabiller, c'est le retrouver. Le retrouver, c'est jouer pour vivre, et non plus stupidement et bassement travailler. Méphisto lorgne, goguenard, les teilleuses de lin qui s'activent...

Mais il y a plus. Il y a un autre jeu dans l'image, et Dieu, qu'il me fait jubiler ! Ce jeu touche à un détail, celui du « s perdu » qu'on lit sur la couverture du livre posé en dessous. Quelle superbe trouvaille !

À quoi fait penser la lettre « s » je vous le demande ?

Au Serpent, bien sûr ! Et au savoir. À tous les formes de savoir...

Or, à côté de mon Hollandais préféré, qui voit-on représenté sur le haut de la porte, à droite de la cheminée, triomphant dans un second portrait ? *Myself* ! Avec quoi dans les mains, devinez ?

Un Serpent.

Vert, évidemment ! Donc, bon, le serpent, plein d'espérance et de vertu, faisant le pont entre l'homme et la femme, ne les séparant plus, unissant sublimement les deux formes de l'humanité, comme celui du conte !

Le « s » perdu est retrouvé sur la porte d'à côté. Preuve qu'il n'était pas bien loin. Le Paradis est là redonné en entier : vive saint Gauguin !

Car, pour autant d'ingéniosité, moi qu'on dit si lourd, je me suis flanqué une jolie petite auréole dorée au-dessus de la tête !

Il va sans dire que je trouve que mon serpent est beaucoup plus intéressant que le petit « s » que contemple de Haan. En tout cas, il est beaucoup plus grand... Et puis c'est moi qui sais, nom de Dieu ! La peinture, les couleurs, et le reste.

À côté de mon frère en art tout recroquevillé sur lui-même, je pose, à mon habitude, résolument aristocratique, un rien « snob », la lubricité chic, sacrée et philosophique – indienne, quoi !

Je tiens mon serpent vert entre deux doigts, à la manière dont je tiens ma pipe, et si on m'agace trop, je vous lancerai mon caducée entre les deux yeux comme une fléchette !

« TOUTES LES BÊTISES SONT EXCUSABLES MAIS
À PLAINDRE »

La gaieté aura été de courte durée.

Madeleine vient de m'annoncer qu'elle se marie avec Yannick Le Gallec.
Et qu'elle part avec lui en Argentine.

Le monde, qui lentement s'était remis à tourner, s'est de nouveau arrêté.
Comme un manège trop vieux, cassé, irréparable.

Je suis en train de monter un rude calvaire.

Madeleine part. Nous ne nous reverrons plus. Plus jamais.

— Il y a beaucoup de Bretons qui émigrent là-bas, Paul. Qu'est-ce que ça aurait changé que je te le dise avant ? Ça n'aurait servi à rien. On aurait juste eu plus de mal... D'ailleurs, c'est peut-être parce que je savais que j'allais m'en aller que... nous avons vécu ce que nous avions à vivre ensemble. Nous avons fabriqué de l'éternel. Mais nous avons chacun notre destin. Il faut moi aussi que je fasse ma part pour « l'œuvre commune », comme tu l'appelles. Ma part passe par l'exil. Et le moment est venu.

Elle m'a embrassé une dernière fois.

Baiser léger mais appuyé sur ma bouche, flux reflux de tout ce que nous avions partagé.

Et sa rousseur est partie, laissant derrière elle la couleur du feu.

C'est la couleur du feu que je cherche en peinture.

Du feu où tout naît, où tout vit, du feu des forges de la Création.

Je ne veux penser qu'à ça.

Et atteindre, si je peux, la couleur pure. Qui délivre en elle les forces de la vie.

J'ai le complexe de Frenhofer, Balzac me pousse à la *Recherche de l'absolu* et au *Chef-d'œuvre inconnu* tout à la fois ! Mais quoi ? Il n'y a que l'impossible qui puisse encore me faire tenir debout. L'impossible et l'imprévu : ton unique de la Création et de la Vie, gamme et harmonie. Du plus haut prix.

L'imprévu m'a visité.

Maintenant... je vois !

Et je sais – enfin – ce que je vais mettre en arrière-plan de mon *Christ jaune*.

« C'EST SI PEU DE CHOSE LA VIE D'UN HOMME,
ET IL Y A CEPENDANT LE TEMPS DE FAIRE
DE GRANDES CHOSES, MORCEAUX DE L'ŒUVRE
COMMUNE »

J'ai préparé ma toile ce matin.

Une toile épaisse, irrégulière comme la vie, et je l'ai apprêtée à ma façon : fond blanc.

À présent, la cérémonie.

Car peindre est une cérémonie.

Au commencement, sur le dessin au fusain, avec une petite brosse et du bleu de Prusse, je fixe les lignes déjà esquissées.

Séparation du fond et de la forme, du ciel et de la terre, de toute chose qui vient à l'être : premier geste.

Puis c'est au tour des couleurs. Travaillées à coups de pinceaux verticaux et discontinus avec une peinture à peine mêlée d'huile.

Pas de coups de pinceau pour effacer la touche, non.

Que le tableau naisse de son travail.

Que le tissage se voie.

Le secret est là.

Deuxième geste.

Veiller alors à tout équilibrer.

Faire naître *ensemble*.

Pour que l'intensité se dispose.

Troisième geste. Et à partir de là, on ne compte plus.

Car il faut recommencer l'œuvre plusieurs fois.

Couche très fine après couche très fine.

Sans attendre que la sous-couche soit absolument sèche pour que ça s'enfante de l'intérieur.

Refus absolu du rouge sang pour mon Crucifié.

C'est le feu que je cherche.

Le feu solaire. Le feu lumière.

Le sang versé qui éclabousse le paysage se métamorphose de jaune, transfiguration : couleur orange des pommiers.

À l'arrière-plan à droite, comme un Christ végétal en petit, portant une croix en forme de cœur.

Je lisse le costume de mes paysannes agenouillées sur la gauche. J'étends le bleu cobalt de la robe de l'une, le vert de zinc de l'autre. Aplats de blanc pour les coiffes.

Deux petites ailes-rubans sur les épaules de mon orante au sourire.

Et devant elle, de profil, Madeleine, l'œil vif, avec quelques cheveux roux sur son front bombé et au pourtour de son oreille. Madeleine, la courbe de son nez mutin soulignant ses lèvres pleines, avancées toujours pour donner un long baiser – à Jésus, au monde, à moi, au spectateur.

La coiffe la plus belle, je la mets au premier plan du tableau, elle est portée par la troisième orante vue de dos. Ellipse de plissements mobiles autour des deux cercles emboîtés qui en constituent le sommet. Pour cet objet magique, choix d'une couleur rose émergeant. Rose : tourbillon de la vie qui

turbine à plein régime et en secret dans le tableau. La coiffe se prolonge vers le bas comme un voile de mariée... J'y appose ma signature : P Gauguin 89.

Comprenne qui pourra.

Voilà, je me tiens devant le *Christ jaune* qui est terminé.

De Haan vient se placer à côté de moi. Il regarde mon Christ. Sans couronne d'épines. La silhouette toute mince. Les bras démesurés, avec des mains en forme de clé à molette qui dévissent le ciel. La tête penchée de Jésus. Le visage très doux. Jésus qui ferme les yeux. Écoute les femmes qui prient. Son corps déborde d'un jaune à la Vincent. D'un jaune qui se répand, qui habille le paysage. D'un jaune or d'enluminure qui suinte, éclabousse, irradie.

Puis de Haan regarde l'arrière-plan où un Breton enjambe un muret de pierre pour aller rejoindre deux Bretonnes en tenues de fête...

— Pourquoi avoir ajouté ce détail qui n'était pas dans votre aquarelle ?

— Ce qui donne la vie, Meijer mon ami, la vie authentique, la vie véritable, c'est de franchir les limites, les clôtures, les barrières. De risquer l'au-delà, en quelque sorte. Le Christ, métèque royal, est l'exemple à suivre. Il relie la terre et le ciel, l'humain et le divin, la mort et la vie, le masculin et le féminin, le désespoir et la joie. Plus de dettes dans son jardin. Mort de la honte. Mort des condamnations. On peut enfin enjamber l'enclos du Paradis sans qu'on nous fasse les gros yeux ! Car le Paradis est aussi de l'autre côté... Mon Breton le sait et ne s'en prive pas. Plus de sang. De la lumière. Jaune. Partout. Jaune, fruit solaire. Jaune, chair devenue enfin éternelle...

— Un Christ de la Consolation ?

C'est un titre qui ferait plaisir à Madeleine. Je souris.

« J'ESTIME QUE LA VIE N'A DE SENS
QUE SI ON LA PRATIQUE VOLONTAIREMENT »

Théo Van Gogh vient de m'adresser une lettre m'informant qu'il va être père dans deux mois. Très bien.

Se marier, avoir des enfants, voilà tout ce qui préoccupe le monde, il faut croire.

Mais ce bel événement ne va pas arranger mes affaires, et je crains que cette annonce soit pour me faire comprendre entre les lignes qu'il faudra que je compte moins sur son appui.

Il me parle abondamment de son frère, de son travail. Il se pourrait même qu'il parvienne à vendre *La Vigne rouge* que Vincent a peinte tandis que je faisais *Misères humaines*. Ce serait sa première toile vendue, et ce serait bien.

En guise de conclusion à sa lettre, Théo cite Vincent, et précise que c'est pour son frère son « Cantique des cantiques »... Moi, je me demande si, mine de rien, il ne me fait pas une leçon d'amour et de paternité. Mais le passage est beau, c'est un fait :

« Le meilleur moyen pour connaître Dieu c'est d'aimer beaucoup. Aimer tel ami, telle personne, telle chose, ce que tu voudras, tu seras sur le bon chemin, pour en savoir plus long après, voilà ce que je me dis. Mais il faut aimer d'une haute et sérieuse sympathie intime, avec volonté, avec intelligence, et il faut toujours tâcher d'en savoir plus long, mieux et davantage. Cela mène à Dieu, cela mène à la foi inébranlable. »

Si seulement...

Je ne suis pas allée au mariage de Madeleine.

J'ai vu le cortège traverser la grand-rue, je me suis dépêché d'en faire un rapide crayon que j'ai intitulé sobrement « Mariage breton », et je suis monté m'enfermer dans ma chambre. Je ne suis pas du tout certain d'en faire un tableau.

De Haan m'a dit qu'on avait demandé de mes nouvelles. Avec sa Poupée, le Hollandais a participé à la noce. Tout le pays y était. Sauf moi.

Officiellement, je suis souffrant. Cela ne surprend personne. Tout le monde sait que j'ai des retours de mauvaise santé depuis que je suis allé à Panama.

Meijer, lui, a accompli tout le rituel. Il est allé visiter les mariés le soir de la nuit de noces avec les autres, et leur a donné la soupe au lait, agrémentée d'épices, d'ail et d'un peu de vinaigre qui prépare aux douleurs et désillusions de l'amour...

La coutume parle d'elle-même. On peut regretter qu'il n'y en ait pas de semblable à Paris, j'aurais été moins surpris par mon union avec Mette. Tout aurait été infiniment plus clair. Des Parisiens et des Bretons, les plus savants ne sont donc pas ceux qu'on croit.

Meijer a rapporté plusieurs croquis de ces trois jours de fête, – que j'ai passés, moi, à me traîner sur les plages désertes –, quand je ne continuais pas de peindre notre salle à manger : Madeleine offrant sa couronne de fleurs d'oranger à l'autel de la Vierge. La première série de danses après la messe. Le repas des invités. De toute évidence, on avait tenu à bien faire les choses, sans doute pour laisser aux mariés un souvenir impérissable de leur pays qui égaierait peut-être certaines de leurs soirées dans la pampa. Fossés parallèles, creusés tout exprès pour le confort des participants assis sur le rebord, les pieds au fond, le remblai central utilisé comme une table, la nourriture posée à même le sol, les marmites gargantuesques faisant chauffer le fricot.

Ce sont des images très typiques, mais je ne suis pas sûr que le Hollandais puisse en tirer grand-chose.

Sauf peut-être de ce fusain où les gens du pays lèvent fièrement leur grosse cuillère de bois sculpté et leur couteau car ils ont apporté leur couvert comme le veut la coutume. Avec un ustensile dans chaque main, on dirait des ogres hilares et sympathiques.

Il y a un autre dessin sans doute beaucoup plus douloureux pour moi, qui pourrait faire un tableau symbolique. Il montre une scène dont Meijer n'a vu que le début, et encore, grâce à l'intervention habile de Marie Henry. On y voit les demoiselles d'honneur qui aident la mariée à enlever les épingles de sa robe.

Je n'ai pu cacher tout à fait mon émotion quand de Haan m'en a offert une, moins encore quand il a ajouté :

— J'ai pensé que ça vous ferait plaisir. Il paraît que ça porte-bonheur. On en a besoin... Moi aussi, j'ai la mienne.

Dans les esquisses du retour de noces, j'ai reconnu mes deux petites Bretonnes de la falaise – parentes avec le marié –, le père Lapuce, la Lagadu, et, évidemment, plusieurs esquisses de notre merveilleuse Poupée. Mais les visages les plus intéressants demeurent ceux de deux mendiants au repas des pauvres.

Et un très beau portrait de la mariée elle-même...

Je le demanderai peut-être à Meijer.

« JE VAIS TANT BIEN QUE MAL »

Christ au jardin des Oliviers, Le Christ vert, Le Christ jaune, Portrait de Meijer de Haan, Autoportrait, Jeune Bretonne au rouet, Bonjour Monsieur Gauguin, Femme Caraïbe, Petites Bretonnes devant la mer...

Et mon *Jambon* à moi... qui répond à celui du Hollandais !

Je n'ai plus le droit de me lamenter, j'ai peint.

Même si mon âme colle souvent à mes sabots.

Et c'est grâce à Madeleine.

Qui en se déroband, en s'enfuyant dans ses tropiques, m'a remis sur mon orbe, mon chemin, ma route.

Madeleine Delorme...

Une Madeleine à l'arbre. C'est ce qu'il me fallait.

Rassemblant dans son nom le péché et le jardin d'Éden !

C'est grâce à elle que j'ai terminé mon *Christ jaune*. Que je peux dire : c'est achevé.

Ma Madeleine de l'orme...

Orme rouge des piquets soutenant les pampres, les grappes, et les corps au pressoir.

Orme de la Justice sous lequel on s'assoit...

Orme, symbole du Double, du Métis, de l'Hybride, et de *la Vérité*.

D'en haut et d'en bas. Mâle et femelle. Folle et sage.

Orme, arbre de la Connaissance au jardin d'Éden, j'en suis certain.

Et arbre de la croix.

Sept jours ont passé.

Le temps s'est mis au froid, au glacial. Le départ de Madeleine a lieu aujourd'hui.

Je n'ai pas le cœur à la joie. À la joie Madeleine – c'est ainsi qu'elle va rester dans ma mémoire, je crois.

Ce matin, même si c'est folie, je vais essayer de la revoir. Pour lui apporter son cadeau. Son cadeau de mariage, une copie en petit de mon *Christ jaune*.

J'ouvre la porte de la Buvette.

Dans le tout petit matin, partout de la neige.

À ne rien y voir, à ne rien reconnaître.

Une neige épaisse, de plein bord, toute bleutée à sa lisière.

Le blanc immaculé frotte ses lèvres goulues à chacun de mes pas, et les ailes sourdes des oiseaux battent la clarté du petit jour sans pouvoir faire lever le ciel.

Madeleine n'est pas là.

Je palabre, je traîne un peu.

Je laisse mon cadeau.

Détour par l'hôtel Deshais où je pourrai peut-être l'apercevoir puisqu'elle doit y passer.

Je déjeune, je joue aux dames avec le patron, une partie interminable d'après-midi.

Mais rien.

Mais personne.

Retour lent dans la neige qui persiste. Deux paysannes emmitouflées à la coiffe noire conduisant une paire de bœufs, devant la chapelle.

À la nuit tombée, quand j'arrive à la Buvette de la plage, de Haan m'attend. Me donne une lettre.

— C'est elle qui l'a apportée, il y a une heure à peine. Peut-être l'avez-vous croisée ?... Madeleine m'a dit de vous remettre ce message en vous rappelant bien que nous sommes le mercredi 27 novembre, et que c'est le premier jour de l'Avent... Elle m'a dit que vous comprendriez. Tenez.

J'ouvre la lettre devant mon ami.

Elle est rédigée en ces termes :

« Mon cher Paul,

Merci pour ton cadeau. Quand je serai découragée, à Buenos Aires, il me suffira de regarder ton *Christ jaune* pour me souvenir de la douceur de Dieu, et de tes bras. Pour me retrouver avec toi derrière le muret de pierre... Merci de m'en avoir peint une copie. Je pourrai l'emmener partout, le Christ tient dans ma poche !

Sois bien assuré cependant, mon cœur jumeau, que je serai chaque jour cette orante qui pensera à toi, qui priera pour toi, où que tu sois.

Comme ta route, je le devine, ne sera pas plus facile que la mienne – ceux qui veulent marcher loin finissent toujours par avoir mal aux pieds ! –, je prierai pour que tu trouves la joie.

Ou du moins, *l'odeur de la joie*, tandis que tu continueras à dévêtir les apparences, les femmes, et l'amour, pour tout faire renaître dans la pureté de l'origine...

Surtout, quoi qu'il arrive, quoi qu'il t'arrive, mon loup dans le soleil, quelles que soient les trahisons, les inévitables déceptions, les implacables condamnations des hommes, et nos folies, n'oublie pas cette vérité bien bretonne, primitive et mate comme nos sabots, que je prononcerai pour toi chaque jour :

Doe bardono d'an nanaon !

Oui, mon Paul jumeau,

Dieu pardonne dans l'au-delà. »

REGARDS CROISÉS

*

OCTAVE MIRBEAU

Article publié le 16 février 1891, repris dans Le Figaro du 18 février 1891. Il offre sans doute le commentaire le plus célèbre du Christ jaune, même si on n'est en aucune façon tenu d'adopter le point de vue très personnel de son auteur.

« Dans la campagne toute jaune, d'un jaune agonisant, en haut du coteau breton qu'une fin d'automne tristement jaunit, en plein ciel, un calvaire s'élève, un calvaire de bois mal équarri, pourri, disjoint, qui étend dans l'air ses bras gauchis. Le Christ, telle une divinité papoue, sommairement taillé dans un tronc d'arbre, par un artiste local, le Christ piteux et barbare est peinturluré en jaune. Au pied du calvaire, des paysannes sont agenouillées. Indifférentes, le corps affaissé pesamment sur la terre, elles sont venues là parce que c'est la coutume de venir là, un jour de pardon. Mais leurs yeux et leurs lèvres sont vides de prières. Elles n'ont pas une pensée, pas un regard pour l'image de Celui qui mourut de les aimer. Déjà, enjambant des haies, fuyant sous les pommiers rouges, d'autres paysannes se hâtent vers leur bauge, heureuses d'avoir fini leurs dévotions. Et la mélancolie de ce Christ de bois est indicible. Sa tête a d'affreuses tristesses ; sa chair maigre a comme des regrets de la torture ancienne, et il semble dire, en voyant à ses pieds cette

humanité misérable qui ne comprend pas : “Et pourtant, si mon martyr avait été inutile ?” »

*

FERNAND GAUCHOT

L'article publié par Fernand Gauchot, dans le numéro de juillet-août de 1954 de La Gazette des Beaux-Arts, en confrontant la lecture de l'auteur et celle qu'en fait Charles Chassé, témoigne combien ce tableau est au sens propre un chef-d'œuvre, c'est-à-dire une « œuvre ouverte » – ainsi que le définit Umberto Eco dans son ouvrage éponyme –, soit une œuvre ouverte à l'infini des interprétations :

« À un kilomètre de Pont-Aven s'élève l'ancienne chapelle de Trémalo. Elle renferme encore quelques statues de bois polychromé, d'un art rustique intéressant. La plus remarquable, dominant la nef, représente un Christ de couleur ivoire. Lorsqu'on ouvre la grande porte, par temps ensoleillé, ce Christ devient franchement jaune, d'autant plus qu'il se détache sur un mur de chaux bleuté et sous une voûte en bois d'un bleu soutenu.

Cette image, cruelle dans sa plastique, étrange par sa couleur, était faite pour obséder Gauguin. Nous sommes en 1889. L'année précédente, son évolution symboliste et synthétiste s'était fortement affinée dans la *Lutte de Jacob avec l'ange* ou la *Vision du sermon*.

Il paraît très préoccupé des rapports de l'âme paysanne avec la religion. Et voici comment il place l'idole qu'il veut absolument peindre. Dans un paysage qui résume cette partie de la Bretagne – molle ondulation de terrain, maisons tapies dans les creux, champs et prairies enrichis de pommiers, peupliers, murets de pierre sèche recouverts de mousse –, le Christ, qu'ont adoré les ancêtres, a été dressé. Sa présence explique ce sentiment d'apaisement résigné qui se dégage des êtres et des choses en ce pays,

sentiment bien exprimé dans l'attitude des trois orantes. Ce tableau de silence est à peine troublé par les paysannes et par l'homme enjambant le talus, qui s'en vont au loin. Quand Octave Mirbeau décrivait ainsi le *Christ Jaune* de Gauguin : "... sa tête a d'affreuses tristesses, sa chair maigre a comme des regrets de la torture ancienne...", il décrivait, surtout à son insu, l'œuvre du créateur de cette figure : un imagier anonyme. Le mérite du peintre est de l'avoir, avec les déformations nécessaires, intégré dans un ensemble où formes et couleurs s'équilibrent. Charles Chassé, dans son étude sur Gauguin et le groupe de Pont-Aven, a écrit à ce propos : "Voilà donc un filon de religiosité qui ne s'accorderait guère, à première vue, avec les appétits matériels de son possesseur. On serait d'abord tenté de la juger un peu ironique en constatant, dans ces scènes sacrées, certaines déformations qui sembleraient indiquer de la part de leur auteur une intention satirique : l'allongement des bras du *Christ jaune*, par exemple... Mais réfléchissons que, d'abord, Gauguin a toujours introduit, en toutes matières, un assaisonnement de railleries assez saugrenues, ce qui leur enlève beaucoup de portée...". Il n'y a point raillerie dans ces grands bras qui raient l'espace, semblant s'interposer entre le Ciel et l'Humanité. On pourrait, au contraire, trouver cela sublime. Il est certain, toutefois, qu'il devait en être ainsi pour la beauté plastique de l'œuvre.

Dans un *Portrait de Gauguin par lui-même*, qui figurait dans la collection Maurice Denis, le tableau du *Christ jaune* tient une place importante dans le fond. On en voit la partie supérieure avec paysage. La toile, légèrement en oblique, est inversée, ce qui montre qu'elle a été réellement placée derrière l'artiste posant devant un miroir. Les bras du Christ sont, cette fois, plus courts pour l'harmonie de la composition. »

*

STÉPHANE MALLARMÉ

On citera enfin le commentaire que Stéphane Mallarmé formule et qui servira d'exergue au premier chapitre du livre de Gauguin, Noa noa :

« Il est extraordinaire qu'on puisse mettre tant de mystère dans tant d'éclat. »

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1848 : 7 juin, naissance de Paul Gauguin à Paris.

1849 : Gauguin part avec ses parents et sa sœur aînée, Marie, pour le Pérou ; son père décède au cours de la traversée.

1855-1861 : retour en France, à Orléans, où réside sa famille paternelle, après cinq années passées au Pérou. Fait ses études au Petit Séminaire.

1861-1865 : s'installe à Paris avec sa mère et sa sœur. Études à la pension Loriol, rue d'Enfer (Denfert-Rochereau aujourd'hui).

1865-1871 : marin.

1872-1873 : agent de change. Travaille à la banque Bertin et à la Bourse. Chez son tuteur, Émile Arosa, Gauguin s'initie à l'art. Rencontre Pissarro, Schuffenecker. Peint en amateur.

1873-1875 : Gauguin épouse Mette Sophie Gad. Fréquente l'académie Colarossi. Grande aisance financière. Achète une grande collection de toiles impressionnistes.

1876-1883 : expose avec les impressionnistes. Travaille aux côtés de Pissarro et de Cézanne.

1883 : la crise financière le pousse à quitter la banque et à se consacrer entièrement à l'art.

1884-1885 : s'installe à Rouen, puis au Danemark, patrie de sa femme. Tout en exposant à la société Les Amis de l'art de Copenhague, il travaille dans le commerce de bâches pour la firme Dillies de Roubaix. Mais la situation familiale reste précaire. Gauguin laisse sa femme et quatre de ses enfants à Copenhague et retourne à Paris avec son fils Clovis. Il se lie d'amitié avec Degas.

1886 : vit d'abord – misérablement – à Paris. Confie son fils à une pension à Antony. Premier séjour à Pont-Aven, à l'auberge Gloanec. Il s'initie à la céramique chez Ernest Chaplet. Participe à la huitième exposition impressionniste.

1887 en avril : Gauguin part pour le Panama avec Charles Laval, puis à la Martinique. Il revient à Paris en novembre. Rencontre les frères Van Gogh. Rencontre Daniel de Monfreid.

1888 : vit à Pont-Aven. Échanges avec Émile Bernard. Ils créent le cloisonnisme et le synthétisme. Donne une célèbre leçon de peinture à Paul Sérusier. L'œuvre est connue sous le nom *Le Talisman*. Gauguin peint *La Vision après le sermon*, appelé aussi *Lutte de Jacob avec l'ange*.

Du 22 octobre au 26 décembre : séjour à Arles auprès de Vincent Van Gogh. Ce dernier se mutile l'oreille dans la nuit du 23 au 24 décembre.

1889 : *Zincographies*, exposées avec le « Groupe des XX » à Bruxelles. Exposition avec des amis du « Groupe impressionniste et synthétiste » au Café Volpini à Paris.

Fin mai : retour à Pont-Aven. Gauguin s'installe au Pouldu à la Buvette de la plage tenue par Marie Henry à partir du 2 octobre. Il travaille avec Meijer de Haan à l'atelier de la Villa Mauduit.

Décor de la salle à manger. Période artistique très riche.

1890 : vit entre Paris, Pont-Aven et le Pouldu.

1891 : fréquente les milieux symbolistes. 4 avril : départ pour Tahiti.

1891-1893 : première période tahitienne. Vit à Papeete puis à Mataeia. Il peint plus de quatre-vingt-dix toiles.

30 août 1893 : retour à Paris. Exposition à la galerie Durand-Ruel en novembre. Rédaction de *Noa Noa* et préparation des gravures pour les illustrations.

1894 : exposition à Bruxelles. Visite à sa famille à Copenhague. Cinquième séjour breton au Pouldu et à Pont-Aven. Lors d'une rixe à Concarneau, Gauguin se fracture le pied. 14 novembre : il perd son procès contre Marie Henry qui refuse de lui restituer les œuvres qu'il a laissées chez elle. Retour à Paris.

1895 : le 18 février, exposition-vente à l'hôtel Drouot. Gauguin quitte définitivement la France pour la Polynésie.

1897 : rédaction de *L'Église catholique et les temps modernes*.

1898 : maladie, pauvreté. Il apprend la mort de sa fille Aline, sa préférée. Peint une sorte de testament spirituel : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* Tentative de suicide.

1901 : Gauguin quitte Tahiti pour Hiva Oa, une île des Marquises. Il y construit la « Maison du Jouis ».

1902 : rédige *L'Esprit moderne et le catholicisme*.

1903 : la rédaction de *Avant et Après* est terminée en février. Démêlés avec les autorités coloniales. Paul Gauguin meurt le 8 mai, à Atuona, à l'âge de cinquante-cinq ans.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

Les citations de Gauguin insérées dans le texte sont extraites de différents écrits du peintre, et de divers ouvrages rassemblant sa correspondance.

CORRESPONDANCE DE PAUL GAUGUIN

Lettres à sa femme et à ses amis, recueillies, annotées et préfacées par Maurice Malingue, Paris, Grasset, collection « Les Cahiers rouges », 2003, 2014.

Lettres de Paul Gauguin à Georges Daniel de Monfreid, précédées d'un *Hommage à Gauguin* par Victor Segalen, édition établie et annotée par M^{me} Joly-Segalen, Georges Falaize éditeur, 1950.

Victor Merlhès, *De Bretagne en Polynésie. Paul Gauguin, pages inédites*, Avant et Après, 2003.

ÉCRITS DE PAUL GAUGUIN

Oviri. Écrits d'un sauvage, anthologie des écrits de Paul Gauguin présentée par Daniel Guérin, Paris, Gallimard, 1974.

Raconteurs de rapin, livrets d'art, Marguerite Waknine, 1902.

Avant et après, 1918. Octavo éditions, janvier 2003.

AUTRES RÉFÉRENCES

Les citations empruntées à Vincent Van Gogh appartiennent soit au recueil des *Lettres à son frère Théo*, comprenant un choix de lettres françaises originales et de lettres traduites du hollandais par Georges Philippart, et précédées d'une notice biographique par Charles Terrasse, Grasset, décembre 1987, soit à celui des *Lettres à Théo*, Folioplus classiques, 2010.

Paul Sérusier, *ABC de l'art*, suivi de *Fragments de lettres et propos sur l'histoire, la théorie et la technique artistiques*. Rumeur des âges, 1995.

OUVRAGES AYANT TRAIT À LA VIE ET À L'ŒUVRE DE PAUL GAUGUIN

Caroline Boyle-Turner, *Paul Gauguin et les Marquises : paradis retrouvé ?*, Vagamundo, 2016.

Françoise Cachin, *Gauguin, « ce malgré moi de sauvage »*, Paris, Gallimard, collection « Découvertes », 1989.

André Cariou, *Gauguin et ses camarades de l'école de Pont-Aven au Pouldu*, Paris, Hazan, 2015.

Denise Delouche, *Gauguin et la Bretagne*, Apogée, 1996.

Henri Dorra, *The Symbolism of Paul Gauguin : Erotica, Exotica and the Great Dilemmas of Humanity*. Berkeley, University of California Press, 2007.

David Haziot, *Gauguin*, Fayard, 2017.

Christian Jamet, *Gauguin, les chemins de la spiritualité*, Cohen&Cohen, 2020.

Maurice Malingue, *La Vie prodigieuse de Gauguin*, Buchet-Chastel, 1987.

Catherine Puget, *Gauguin et le Christ jaune*, Musée de Pont-Aven, 2000.

Belinda Thomson, *Gauguin : Maker of Myth*, with contributions by Tamar Garb, Charles Forsdick, Vincent Gille, Linda Goddard and Philippe Dagen, (cat. exp., Londres Tate Modern, Washington, National Gallery of Art, 2010-2011) Washington, Princeton University Press, 2010.

Eric Zafran, *Gauguin's Nirvana : Painters at Le Pouldu, 1889-1890, with Essays* by Stephen Kornhauser, Victor Merlhès, Charles Stuckey, Robert Welsh, Bogomila Welsh-Ovcharov, Eric M. Zafran (cat. exp., Hartford, Wadsworth Atheneum Museum of Art 2001) Hartford, Wadsworth Atheneum Museum of Art, New Haven, Yale University Press, 2001.

ŒUVRES LITTÉRAIRES MENTIONNÉES

Balzac, *La Recherche de l'absolu*, 1834.

Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, 1831.

Carlyle, *Sartor Resartus*, 1834.

Goethe, *Le Serpent vert*, 1795.

Hugo, *Hernani*, 1830.

Milton, *Le Paradis perdu*, Paris 1667.

AUTRES OUVRAGES

Bertrand Frélaud, *Il y a un siècle... La Bretagne, la vie quotidienne des Bretons*, Éditions Ouest-France, 1999.

Simon Pierre Arnold, *Dieu est nu. Hymne à la divine fragilité*, Novalis Lessiu, 2019.

INDEX DES ŒUVRES CITÉES
(par ordre d'apparition dans le texte)

- Meijer de Haan, *Nature morte au jambon*, 1889. Pasadena, Norton Simon Museum.
- Gauguin, *Nature morte aux fruits*, 1888. Moscou, Musée Pouchkine.
- Gauguin, *Vendanges à Arles, ou Misères humaines*, 1889. Copenhague, Art Museum Ordrupgaard.
- Gauguin, *Misères humaines*, zincographie à la sanguine sur papier jaune, 1889. New York Metropolitan Museum of Art.
- Gauguin, canne sculptée. New York, Metropolitan Museum of Art.
- Gauguin, *Pot en forme de tête, autoportrait*, début 1889, céramique en grès. Copenhague, Designmuseum Danmark
- Gauguin, *Le Christ au jardin des Oliviers*, juin-novembre 1889. West Palm Beach (Floride), Norton Gallery of Art.
- Gauguin, *Le Christ vert ou Calvaire breton*, 1889. Bruxelles, Musées royaux des beaux-arts.
- Gauguin, *Le Christ jaune*, automne 1889. Buffalo, Galerie d'art Albright-Knox.
- Gauguin, *Petites Bretonnes au bord de la mer*, 1889. Tokyo, The National Museum of Western Art, Matsukata Collection.
- Gauguin, *La Belle Angèle*, 1889. Paris, Musée d'Orsay.
- Gauguin, *Dans les vagues ou Ondine*, 1889. Cleveland, Cleveland Museum of Art.

Gauguin, *Les Ondines*, 1889. Bois de chêne sculpté et peint. Collection privée.

Gauguin, *Soyez mystérieuses*, bois sculpté et peint sur tilleul, 1890. Musée d'Orsay, Paris.

Gauguin, *La Vie et la Mort*, printemps 1889. Le Caire, Musée Mahmoud-Khalil.

Gauguin, *Ève bretonne*, aquarelle et pastel sur papier, 1889. San Antonio (Texas), The Mc Nay Art Museum.

Gauguin, *Soyez amoureuses vous serez heureuses*, bois de tilleul sculpté et peint, 1889. Musée des arts décoratifs, Arthur Tracy Cabot Fund, Boston.

Sérusier, *Le Talisman, l'Aven au bois d'amour*, 1888. Paris, Musée d'Orsay.

Gauguin, buste en bois sculpté de Meijer de Haan, 1889. Ottawa, National Gallery of Canada.

Gauguin, *Aquarelle du Christ jaune*, 1889. Art Institute, Chicago.

Gauguin, *D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?* 1897-1898. Boston, Museum of Fine Arts.

Gauguin, *Vision après le sermon ou Lutte de Jacob avec l'ange*, 1888. Édimbourg, National Galleries of Scotland.

Hokusai, *Les Lutteurs de sumo*, 1815.

Gauguin, *Crucifixion/Matthieu 5-8*, bois polychrome sculpté vers 1890. Rome, collection d'art contemporain des musées du Vatican.

Gauguin, *Pot anthropomorphe*, dit aussi *Portait de Gauguin en forme de tête de grotesque*, pot à tabac en grès émaillé, hiver 1889. Paris, Musée d'Orsay.

Meijer de Haan, *Maternité*, 1889. Collection privée.

Meijer de Haan, *Les Teilleuses de lin*, fresque déposée sur toile, 1889. New York, Collection privée.

Gauguin, *Parmi les lys*, 1889. Fondation Hilti Art, Liechtenstein.

Gauguin, *Portrait de Meijer de Haan*, fin 1889. New York, Collection privée.

Gauguin, *Autoportrait*, fin 1889. Washington, National Gallery of Art.

Van Gogh, *La Vigne rouge*, 1888. Moscou, Musée Pouchkine.

Gauguin, *Mariage breton*, crayon, papier. Album Walter, Louvre, Cabinet des graphiques.

Gauguin, *Jeune Bretonne au rouet*, fresque déposée sur bois, 1889. Amsterdam, Musée Van Gogh.

Gauguin, *Bonjour Monsieur Gauguin*, 1889. Los Angeles, The Armand Hammer Collection.

Gauguin, *Femme caraïbe*, 1889. Collection privée.

Gauguin, *Le Jambon*, 1889. Washington, The Phillips Collection.

Gauguin, *Nuit de Noël* ou *La Bénédiction des bœufs*, 1894/1898-1899/1902 (?). Indianapolis, Museum of Art.

Gauguin, *Village breton sous la neige*, 1894/1898-1899/1902 (?). Paris, Musée d'Orsay.

La description du Pouldu enneigé à la fin du roman évoque *Nuit de Noël* (1894) et *Paysage sous la neige*, tableau inachevé, retrouvé sur un chevalet dans la « Maison du Jouir » à la mort de Gauguin.

Le roman d'un chef-d'œuvre

Certains tableaux ont cette étonnante capacité de nous réenchanter, corps et âme, de mobiliser notre mémoire, notre imaginaire, nos émotions. Mais comment sont-ils nés ? Dans quelles circonstances et à quel moment de la vie de l'artiste ?

Chaque auteur de cette collection raconte la véritable saga d'un tableau en le mettant en scène à l'époque et dans le lieu où il a vu le jour.

Ces fragments de notre patrimoine universel sont une source inépuisable d'émerveillement et d'empathie.

« Face aux violences du monde, à nos peurs, à nos tentations de repli sur soi, la voix des artistes réconcilie, réveille et rassemble. Résonne alors en nous cette quête éperdue du beau. La beauté. Simplement. »

Henry Dougier
(fondateur, en 1975, des éditions Autrement
et, en 2014, des ateliers henry dougier)

Dans la même collection

La femme moderne selon Manet, Alain Le Ninèze

De l'or dans la nuit de Vienne selon Klimt, Alain Vircondelet

Les heures suspendues selon Hopper, Catherine Guennec

Les scandales d'un naufrage selon Géricault, Philippe Langénieux

À paraître

Chemins sans issue selon Van Gogh, David Haziot

Le dernier sommeil selon Caravage, Alain Le Ninèze

Les noces rouges selon Bruegel, Jean-Yves Laurichesse

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



Marika Doux

Ancienne élève de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, elle est professeure de Lettres en classes préparatoires au lycée Lakanal de Sceaux.

[<< Retour](#)

HD ateliers henry dougier © 2021

7, rue du Pré aux Clercs – 75007 Paris

Création de la collection : Henry Dougier

Secrétariat général : Clémence Commelein

Correction : Karine Nedjari

Conception et réalisation de la maquette : Julien Denieuil

Visuel de couverture : Paul Gauguin, *Le Christ jaune*, 1889, galerie d'art Albright-Knox (Buffalo).

EAN : 979-10-312-0277-8

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les ateliers henry dougier.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).